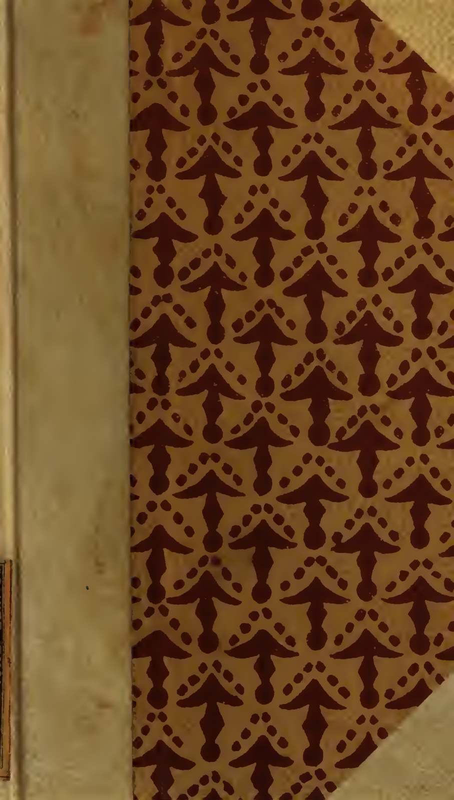
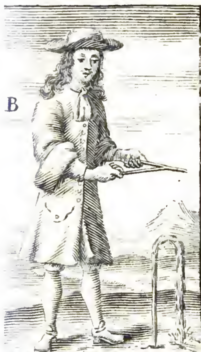





BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE


B


D


LA VERGE
DE
JACOB,
OU
L'ART DE TROUVER
LES TRESORS,

Les Sources, les Limites, les Metaux, les Mines, les Mineraux, & autres choſes cachées, par l'uſage du Bâton fourché.

PAR I. N.







A LYON.

Chez HILAIRE BARITEL, ruë Merciere, à la Conſtance.

M. DC. XCIII.

Avec Approbations & Permiſſion.



A MONSEIGNEUR

LE DUC
DE
LESDIGUIERES.

PAIR DE FRANCE.

MONSEIGNEUR,

Je ne prends pas la liberté de vous dédier ce petit Ouvrage pour lui attirer une protection aussi puissante que la vôtre ce seroit la profaner que de l'en-

ployer pour si peu. Je m'y trouve engagé par de plus fortes considerations. L'honneur que j'ai eu d'être élevé dans vôtre maison, pendant que feu mon Pere s'y aquitoit d'une administration, dont vôtre ayeul l'avoit honoré, exige que je vous marque une partie de ma reconnoissance, en vous consacrant tout ce qui dépend de moi, & que je vous proteste que mon zele pour vôtre service, égalera celui de mon devancier pour les vôtres, s'il ne le peut surpasser. La matiere dont il traite, m'en est encor un motif plus puissant;

j'y dois faire voir les prodiges qui sont renfermés dans le sang ; Et pour en donner une idée éclatante il faut necessairement que je choisisse l'un des plus Illustres du Royaume, afin que par les merveilles qui seront emanées de celui-là, l'on puisse juger de ce qu'il peut produire en d'autres de moindre importance. Où pourrois-je MONSEIGNEUR, *en trouver un plus Illustre que le vôtre qui est un écoulement & un assemblage de tout ce que les familles Desdiguieres, de Crequi, & de Gondy ont eu de grand*

& d'heroïque le sang renfermoit de si grandes merveilles en eux, que ceux qui les sçauront n'auront pas de peine à croire qu'en des sujets moins considerables, il puisse exciter du mouvement à une simple baguette. Ils seront de même convaincus, que comme le plus pur se transmet ordinairement aux descendans, puisque ces trois familles roullent aujourd'hui sur vôtre tête, les grands hommes qui en sont sortis vous ont laissé chacun en abondance les parties subtiles qui les animoient, dans ces actions,

qui leur ont aquis ; l'applaudissement des peuples, & l'admiration de toute la terre. Ainsi l'on doit trouver en vous, celles qui animoient le Grand connêtable de LESDIGUIERES, & le Maréchal de CREQUI vôtre bisayeul, à la prise, ou à la deffence des Places, leur conduitte & leur experience aux armes, leur intrepidité dans les combats, & les traces de leurs victoires. L'on y peut voir encor le genie & la prudence consommée pour le Gouvernement qu'avoit FRANCOIS DE BONNE

vôtre ayeul, son inviolable fidelité pour son Prince, cette douceur qui le faisoit appeller le Pere du peuple, & qui lui avoit acquis l'amour & l'affection de tous ses Vassaux. Enfin la grandeur d'Ame, la generosité, le courage, & la bravoüre de FRANCOIS EMANUEL DESDIGUIERES vôtre Pere, l'admirable conduite & le jugement dans l'administration des affaires d'Etat du Duc de RETS vôtre ayeul Maternel, la Politique & l'Erudition du grand Cardinal son Frere, brilleront per-

petuellement en vous, & paroitront comme dans un nouveau jour, quand on sçaura qu'elles vous sont communiquées, par le Ministere de Madame la DUCHESSE vôtre Mere, dont la pieté exemplaire, la vertu distinguée, & l'amour désinteressé, qui la porte à se devoüer uniquement à vos interêts, & à l'augmentation de vôtre maison, sont une partie de vôtre bon heur, de méme que l'admiration de toute la France. Je ne pouvois donc MONSEIGNEUR faire un meilleur choix pour don-

ner un exemple des prodiges que le ſang renferme; ceux qui liront l'Hiſtoire de vos Ancêtres en ſeront perſuadés; Et ceux qui ſeront aſſés heureux pour ſuivre le Cours de vôtre deſtinée verront qu'il eſt encor capable de plus grandes choſes. La maniere aiſée & ſurprenante dont vous faites vos exercices, cette vivacité pe raiſon & de jugement, qui devancent vôtre âge, l'affection dont vous honorés ceux qui ont l'honneur de vous approcher, le reſpect & le retour que vous avés pour MADAME vôtre Me-

re, ſont des preſages certains de cette verité, & des temoignages ſeurs que quand les Grands Hommes dont vous deſcendés ne brilleroiẽt pas continuellement pour vous marquer le chemin de la gloire, vôtre pente naturelle, & vos belles diſpoſitions vous y porteroient neceſſairement, & vous feroient parvenir ſans peine, aux honneurs & aux dignites, ou les travaux infatigables, de Mars & de Minerve les ont fait monter. Veüille le Ciel donner une heureuſe ſuitte à de ſi beaux commencemens; Et

faire que les Genies de ces Heros, soient comme autant d'Anges Tutelaires qui vous guident dans l'epineuse route du monde & de la vertu, & vous preservent dans les dangers ou tous les grands hommes s'exposent: Afin que vous répondiés un jour à l'attente de toute l'Europe qui vous regarde comme un sujet qui doit faire éclater dignement les merveilles de son sang. L'on voit déja parroître sa Noblesse, en toutes vos actions, fasse le Ciel; qu'à mesure que vos ans croitront, vous en fassiés de si éclatantes que le Theatre

du monde retentisse du bruit que la Renommée en fera, & qu'en les dirigeant pour l'interêt de nôtre Invincible Monarque, & de son Etat, vous vous rendiés digne successeur de l'affection dont il a honnoré vos devanciers, en sorte que ma plume, ou quelqu'autre plus éloquente les puisse un jour mettre en parallele avec les leurs. En attendant que le Ciel me favorise de vous les voir porter plus loin que mes souhaits: Je m'estimerai heureux si ce petit traitté vous peut marquer une par-

tie de ma reconnoiſſance de mon zêle, de mon attachement pour vôtre ſervice, & du profond reſpect avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble,
& tres-obeiſſant
ſerviteur J.N.

AVIS AU LECTEUR.

Un tres - honnéte homme, à qui la verge de Jacob tourne facilement sur toutes ſortes de matieres, & qui n'a pas moins de connoiſſance de ſa pratique & de ſon uſage, que d'experience & de credit dans ſa profeſſion qu'il exerce avec honneur, m'ayant communiqué des obſervations fort judicieuſes, & fort bien écrites, qu'il avoit fait ſur l'uſage du bâton fourché, je trouvai la matiere ſi belle & ſi curieuſe que je conçeus le deſſein d'en faire un Traité particulier.

Je m'appliquai pour cet effet à la recherche des cau-

ſes de ſon mouvement, & pendant que j'y donnois mes ſoins, ayant découvert quantité d'obſervations tres-neceſſaires qui venoient en conſequence; & qui ne paroiſſoient point dans les premieres, j'en fis faire l'eſſai, ſoit au même, ſoit à pluſieurs autres de mes amis, qui ont, ou en tout, ou en partie la même faculté, & aprés les avoir trouvées juſtes, je reduiſis les unes & les autres en maximes de la maniere dont on les voit aujourd'hui.

Il y a environ trois ans que ce Traité fut achevé, & pour lors, l'ayant communiqué à quelques-uns de mes amis, ils en firent du bruit & m'obligerent de le remettre à un Marchand Libraire pour l'imprimer, mais comme ſa

lenteur s'accommodoit à mon peu d'empressement de voir mon Ouvrage sous la presse; je l'avois enfin retiré depuis plus de huit mois, & aurois suivi le dessein de l'enfermer pour toûjours ; si l'assassinat arrivé à Lyon le mois de Juillet dernier n'eût fait du bruit sur cette matiere, & donne occasion à Monsieur ******* de travailler sur ce sujet.

Sa lettre a excité mon emulation, comme j'ay veu qu'elle n'éclaircissoit pas la matiere dont elle traite ; j'ay creu qu'en en donnant une idée parfaite, par mon Ouvrage, il en seroit plus utile, & mieux receu du public. D'ailleurs comme j'attribuë la cause du mouve-

ment de la verge de Jacob, à l'emanation des corps subtils, & que leur sentiment est à peu prés si conforme au mien, qu'à moins que d'avoir succé mon Ouvrage, nous ne pouvions pas nous mieux rencontrer. J'ay cru que je pouvois sans temerité, produire mon sentiment de même qu'ils ont produit le leur; & si l'on nous trouve en quelques endroits conformes jusqu'aux expressions; particulierement à la lettre du Mercure de Septembre dernier; je laisse à ceux qui auront veu mon Traité, depuis deux ou trois ans; à juger qui est le premier qui a inventé cette opinion. Tout ce dont je puis les asseurer, c'est qu'à cet égard je ne crains point que la baguette

tourne ſur moy pour le crime du larcin.

Quant à la premiere lettre qu'on a vû ſur cette matiere, elle brille beaucoup, mais elle n'éclaire pas aſſez pour nous tirer de l'obſcurité, & ſans luy faire tort, nous la pouvons comparer au Soleil d'hyver, qui à force d'élever des vapeurs qu'il ne peut reſoudre, rend les jours ſombres & nuageux. En effet, elle éleve quantité de doutes & de difficultés ſans en reſoudre aucune, & lors qu'elle ſemble nous en donner la clef, elle nous explique un obſcur par un plus obſcur. J'entens parler de ces eſprits fixes & volatils qui ſemblent n'y être inſeré que pour faire le dénoüement de toutes ces difficultés, & cependant l'on ne

nous y apprend point ce que c'eſt, leurs qualités, leurs differentes fonctions, n'y commẽt les uns ou les autres s'employent au mouvement de la baguette, de ſorte qu'aprés avoir laiſſé le Lecteur en ſuſpens, pour ſçavoir s'il y en a de pareils, on luy donne encor à penſer, pour découvrir une choſe qui luy paroit auſſi impenetrable, qu'à celuy qui l'a écrite.

J'eſpere que l'on trouvera dans cet Ouvrage, le diſſolvant de la pluſpart de ces difficultés, & comme pour détromper quelques perſonnes, qui avoient cru que le mouvement de la baguette étoit ſurnaturel, j'ay été obligé de faire une eſpece de mecanique du movuement de ces corps ſubtils, la manœuvre

que je leur fais faire, servira d'éclaircissement pour la pluspart des ombrages que Monsieur ****** a élevé,& si contre mon intention, je ne me suis pas assez nettement expliqué, je seray toûjours en état de me rendre plus clair.

Cependant, je dois dire en passant, qu'on ne doit pas être surpris de voir que l'Artiste de Lyon ne fasse point toucher à sa baguette d'autres especes pour découvrir si son mouvement n'est excité que pour le crime, d'autant qu'outre qu'il peut avoir caché son art : On ne dit pas positivement s'il s'en est servis ou non, je crois même qu'il luy auroit été fort inutile si ce n'est lors de la premiere perquisition, parce que

lui suffisant d'avoir trouvé du mouvement sur une chose qu'il cherchoit; l'attouchement des autres especes n'auroit servi que pour verifier s'il ne prenoit point le change.

J'ay veu quelques personnes qui se faisoient un embarras, de sçavoir si l'intention de celuy qui fait la recherche, étoit absolument necessaire pour sa découverte, par exemple, si l'intention de chercher un criminel, feroit seulement mouvoir la baguette pour le crime, & non pas pour les autres especes. Mais pour les tirer de peine, ils doivent sçavoir, que l'experience nous apprend que l'intention, soit generale, ou particuliere, n'agit sur la baguette que com-

me une cauſe indifferente. Je pourrois le prouver par une infinité d'exemple, mais je me contenterai de celuy d'un chaſſeur de ce pays, qui portant ſon fuſil à la main, pendant que ſôn imagination eſt remplie de l'idée de la chaſſe le ſent remuer, au moment qu'il paſſe ſur une ſource, ou ſur une matiere propre à luy exciter du mouvement, d'autre part la lettre de Monſieur ***** témoigne que l'Artiſte de Lyon découvrit un corps aſſaſſiné ayant intention de chercher une ſource.

De ſorte que ſi l'intention pouvoit être de quelque effet, ce ne ſeroit pas de nous faire trouver infailliblement la choſe que nous cherchons, mais tant ſeulement de ren-

dre les particules de l'Artiste plus propres pour en faire la découverte, comme plus attachées à la quête de la chose que l'on voudroit trouver. D'autant que comme il arrive souvent que quand nôtre imagination est remplie d'une idée qui l'a préoccupe fortement, cette preoccupation rend si fort toutes les particules de nos sens, tenduës à cet objet, qu'elle les rend presque incapables de toutes autres fonctions, à moins qu'une impression plus violente ne les dégage de l'attachement qu'elles avoiét pour celle-là. Ainsi l'intention de l'Artiste attache toutes les particules à la quête de l'objet de sa recherche. En sorte qu'elles sont presque insensibles pour toutes

autres ſortes de mouvement, horſmis que ce ne ſoit pour quelque cauſe plus violente que celles qu'il a dans l'idée.

L'on voit la demonſtration de ce raiſonnement, au chien élevé à la quête de certain gibier, qui mépriſera ordinairement le ſentiment qu'il peut avoir pour celuy qui eſt de moindre qualité, mais au moment qu'il en trouve un plus conſiderable, il quitte celuy qu'il quêtoit pour ſuivre ce dernier, & lors qu'il l'a trouvé il reprend fort ſouvent celuy qu'il quêtoit auparavant, de méme que la baguette tourne fort ſouvent ſur une eſpece plus violente que celle que l'on cher-

che, mais au moment qu'on la arrêtée pour cette espece là, elle continue son mouvement pour celle que l'on cherchoit, ou pour une moindre si elle se trouve dans le lieu de la perquisition.

De sorte que quand on rencontreroit souvent la chose que l'on cherche, sans faire toucher à la baguette de pareilles especes, ou de differente pour en faire la distinction, l'intention, ou la volonté de l'Artiste n'y agiroient que comme une cause indifferente, qui fixant nos particules, & les arrêtant à la quête d'un certain objet les rend incapables d'en être détournées, à moins que d'une impression

beaucoup plus forte, qui rompt comme l'arc ou le cordeau qui les tenoit enchainées à l'objet de leur quête.

Mais comme une matiere de cette importance ne se doit pas traiter dans une Preface, l'on se doit contenter de l'ouverture que j'en ay donnée; & ceux qui auront plus de loisir ou plus d'envie d'écrire sur de pareilles curiosités pourront étendre le raisonnement à leur aise. Cependant je m'estimerai heureux, si les soins que j'ay pris pour leur en ouvrir le chemin, ne déplaisent pas au public, & bien loin d'être fâché qu'ils me contredisent, s'ils ont de plus grandes lumieres, il ne



LA VERGE DE JACOB.

CHAPITRE I.

Qui sert d'Introduction à ce traité.


A plus saine Philosophie convient que les Astres influent sur toutes les choses sublunaires, & que la qualité qui est propre ou particuliere à châque corps animé, ou inanimé, dépend

abſolument, ou tire ſa nature de celle que lui imprime l'Aſtre, qui domine ſur lui lors de ſa generation. L'experience nous convainc tous les jours de cette verité & nous apprend à même-tems que la connoiſſance de la plûpart de ces differentes qualités ſont des lettres clôſes pour les hommes; que veritablement ils en découvrent quelques unes, mais qu'il n'y a que l'être ſouverain qui en ait une idée parfaite. Et lors qu'il permet que les mortels en tirent quelques unes des tenebres ou leur ignorance les tient enſevelies; c'eſt un benefice, qui procede moins de leur travail, & de leur experience, que d'une grace particuliere, que ſa divine bonté accorde à leur indigence, & au ſoulagement de leur miſere.

L'homme de même que les autres corps, & comme le plus noble participe de ces influences. L'un ne reſpire que pour la guerre, l'autre que pour l'étude, &

ne peut aſſouvir ſa curioſité. L'un ſemble être né pour le commerce, l'autre pour édifier ou pour l'Agriculture. L'un aime les procés & à l'eſprit des affaires, l'autre les abhorre & les fuit comme contraires à ſon repos & à ſa tranquilité. Enfin l'un n'aît Poëte, l'autre devient Orateur, Et pour m'énoncer avec l'Apôtre, * *L'un à le don de la Foy, l'autre de guerir les malades, l'autre de faire des miracles, l'autre de Prophetiſer, l'autre du diſcernement des eſprits, l'autre de parler diverſes Langues, l'autre de les Interpreter, & toutes ces choſes ſont operées par un même eſprit qui diſtribuë ces dons à chacun ſelon qu'il lui plaît.*

Il eſt conſtant que toutes ces differentes inclinations des hommes, ne procedent & ne leur ſont Imprimées au moment de leur naiſſance que par les differentes

* *S. Paul aux Epheſ. ch. 12. v. 9. & 10.*

conjonctions, ou par les differends aspects des planettes avec les signes; & les autres Astres qui dominent ou qui influent pour lors. Ils sont comme les causes secondes dont Dieu se sert pour répandre ou pour verser ses differends dons sur les hommes: Et si par la grace chacun à son particulier étoit assés heureux pour connoître la pente de l'Astre qui Influë en lui principalement, il reüssiroit sans difficulté, en s'appliquant aux occupations qui en dépendent, ou en corrigeroit en quelque façon la malignité, s'il prenoit soin d'éviter les occasions où elle le peut faire pecher.

Ce n'est pas mon dessein de m'étendre ici sur la preuve de cette proposition, n'y d'apprendre comment, & quels sont les Astres qui produisent ces differends effets. Outre que cette matiere est trop relevée pour moi, elle meriteroit un plus ample volume & se trouve absolument hors de mon

ſujet. Tout mon objet, n'eſt que de traiter de ceux à qui Dieu, par l'influence des Aſtrès, a imprimé la faculté de découvrir, par le mouvement de la Verge qu'on appelle de Jacob, toutes les choſes cachées, ſoûterraines & autres.

On tient que ceux qui ont cette vertu ou cette faculté ſont nés ſous la planette de Mercure, ou de Saturne, & ſoubs les Signes du Verſeau & du Toreau : il s'en trouve beaucoup qui ont un pareil aſcendant, ou en tout, ou en partie, mais je puis dire qu'il y en a tres-peu qui ayent une veritable connoiſſance de leur influence, ou qui s'en ſçachent ſervir. C'eſt un treſor caché, c'eſt une vertu morte en eux, qui leur eſt entierement inutile ; je veux la r'animer en leur faiſant part de quelques experiences que j'ay faites, ou veu faire ſur ce ſujet ; & en leur montrant la pratique de la Verge de Jacob, leur faire

reduire en acte une vertu qu'ils ne possedoient qu'en puissance. Je veux aussi apprendre à ceux qui n'ont pas cette vertu ; le moyen de n'être pas trompés par tant de coureurs, ou tant d'autres qui pretendent faussement de l'avoir.

En effet chacun sçait la beauté & l'utilité des eaux dans un domaine, les richesses que produisent la découverte des mines & des metaux cachés ; la tranquilité & le repos qu'on donne aux familles en découvrant les limites qui separent leurs fonds, le lieu où elles doivent être quand par le dol des proprietaires, ou par la succession des temps elles seroient changées. En un mot personne n'ignore le plaisir de découvrir beacoup de choses cachées dont on est souvent fort en peine, mais peu de gens sçavent le moyen de les trouver, le lieu, sa profondeur, sa largeur, les differentes especes, la quantité qu'il en renferme ; & enfin le secret de ne

prendre pas le change lors qu'il en fait la recherche, & d'éviter les grandes & inutiles dépenses qu'on fait tres-souvent pour cela.

C'est ce que je veux apprendre aujourd'hui : le present que j'en fais au public est d'autant plus rare qu'il est nouveau, & je me flatte que jusques icy personne ne s'est accusé d'en faire un pareil. Cette pensée me fait esperer qu'on recevra de bon cœur une liberalité qu'un autre enrichiroit sans doute d'un raisonnement plus solide & mieux soûtenu, mais non pas d'une experience plus certaine, & d'une plus grande franchise que celle avec laquelle je le donne.

Je conviens que je ne le puis donner à tous également, parce que suivant que la planette ou le signe qui dominent * sont dans leur dégré d'exaltation, ou dans celuy de leur abbaissement, ou suivant qu'ils concourent seuls, ou joints avec d'autres Astres de differente

* *Apogée Perigée.*

qualité ; il y en a qui ont la faculté de découvrir generalement toutes ſortes de choſes cachées, d'autres en qui cette faculté eſt tres-foible, ou limitée pour ne découvrir que de certaines choſes.

Par exemple, il y en a qui ne découvriront que les eaux, d'autres que les mines, d'autres qu'une ſorte de métal, d'autres que les limites ; enfin, d'autres à qui le baton fourché tourne en remontant contre l'eſtomac, & d'autres à qui il tourne en deſcendant contre terre.

Mais quoy qu'il en ſoit aprés avoir fait les experiences que je donne chacun le prendra pour ce qui luy eſt propre, & tout ce qu'on doit obſerver, c'eſt qu'à la ſuite lors qu'il ſera parlé de celuy qui tient la verge de Jacob, on doit toûjours entendre que les experiences dont on y parle doivent étre faites par l'un de ceux qui ont cette faculté en tout, ou en partie, & que par les termes de verge, de

baguette, ou de bâton fourché, nous n'entendons qu'une même chose.

CHAPITRE II.

De la qualité de la verge de Jacob.

IL y a beaucoup de personnes qui croyent que le talent particulier d'un homme ne suffit pas pour faire la découverte des choses cachées, qu'il luy faut outre cela un instrument specifique, que la nature ait formé, ou destiné à cet usage. C'est pour cela qu'ils veulent que l'on choisisse un certain bois à l'exclusion d'un autre, & pour cet effet ils pretendent que le vert prevaut au sec, & que parmi le vert, celuy qui a le plus de moële & le plus de suc est toûjours d'un plus grand effet. Parce disent-ils que son humidité étant de la

nature des ſources, il a plus d'inclination à chercher ſon ſemblable ; de là vient qu'ils prétendent que le noizetier qui n'a point porté de fruit, l'épine blanche, le prunier ſauvage, l'orme & autres ſemblables ſont abſolument neceſſaires pour une pareille operation.

Mais c'eſt une erreur qui ſe peut prouver par la raiſon & par l'experience, par la raiſon dautant que ſi cela étoit, il faudroit croire, ce qui n'eſt pas, que la faculté ſeroit attachée au bois ſeul, que ces eſpeces, produiroient le même effet envers tous les hommes generalement, ſans diſtinction de l'aſcendant, & enfin que les eſpeces de bois qui croiſſent dans les lieux les plus humides ou dans les endroits où il y a des mines renfermées ſeroient plus propres que les autres à cet uſage, parce qu'ayant leurs racines dans l'eau, en touchant de leurs extremitez les mines ſur leſquelles ils ſont nés, & ont été nourris, ils en auroient pu retenir

quelquequalité ou rapport qui leur donneroit une inflexion naturelle à leur centre comme à leur commune patrie.

Cette erreur ſe prouve encor par l'experience d'autant qu'elle nous apprend que toutes ſortes de bois de quelque eſpece qu'il ſoit, ont un mouvement auſſi violent & auſſi rapide ; & qu'il eſt indifferent qu'il ſoit vert ou ſec, qu'il ait été coupé par celuy qui le met en uſage, ou par un autre ; qu'il ſoit moëleux ou non. Et quoy que le bois vert deût prevavaloir au ſec, parce qu'étant plein de ſuc, & les pores en étant plus ouverts la tranſpiration y devroit être plus prompte, neanmoins il ſemble que ſi l'on en devoit choiſir quelqu'un, le ſec devroit prevaloir au vert, parce que manquant d'humidité, il ſeroit plus porté à la rechercher, & à fléchir ou tourner pour cet effet dans les endroits où il y en a. Mais comme nous l'avons dit ce choix eſt inutile parce qu'ils ſer-

vent tous également, & si l'on en peut faire quelqu'un c'est plûtôt pour la commodité que pour la necessité, je veux dire que dans l'usage, les plus doux, les plus unis, & les moins rudes, sont plus commodes que les autres, quoy qu'ils ne soient pas d'un plus grand effet.

D'où je tire cette consequence, que cette vertu ou cette faculté n'est point attachée au bois, n'y à l'instrument dont on se sert ; mais plûtôt à la masse du sang de celuy qui le met en usage, c'est ce sang qui fait tourner le bois par l'impression qu'elle luy communique au moment que l'homme l'empoigne de deux mains : de sorte que cet instrument de quelque qualité qu'il soit n'est que comme un signe dont l'homme se sert pour luy indiquer ou pour luy marquer le mouvement de son sang, sur ce qu'il y a de caché, une marque de cette verité c'est que le bois sec de quelque nature qu'il soit tourne

aussi facilement que le vert, & non seulement le bois, mais aussi le fer, l'argent, le fil de richal, la côte de Baleine, & autres matieres souples & solides, excepté dans les cas que nous distinguerons à la suite.

CHAPITRE III.

De la forme de la verge de Jacob.

L'Ecriture Sainte* nous apprend que le Patriarche Jacob avoit ɪis quelques verges bigarrées dans s fontaines où il abreuvoit le bé-il de son beau pere Laban, afin ɪe l'impression qu'il leur avoit nnée en les bigarrant se communuât à ces animaux en beuvant, & ux aux petits qu'ils produient, ce qui a donné lieu à quels-uns d'appeller verge de Ja- toutes celles dont on se sert

ɪnes. chap. 30.

pour donner ou pour recevoir quelque impreſſion : & comme le bâton fourché en reçoit une conſiderable, ſelon qu'on l'a etably au titre precedent, ils luy ont même fait porter le nom du Patriarche.

Il y en a d'autres qui ſeduits par le rapport de l'effet de cette baguette à celuy de celle de Moïſe, luy donnent le même nom, non ſeulement parce que celle-cy eſt ſuſceptible d'impreſſion ſur toutes ſortes de matieres, de même que celle de Moïſe l'étoit de toutes les formes qu'il luy vouloit donner, mais encor parce qu'ils pretendent que le miracle que produiſit celle de Moïſe en faiſant ſortir de l'eau du rocher d'Oreb ſe reproduit en quelque façon lors qu'on ſe ſert de celle-cy, par la facilité quelle donne de trouver les eaux dans le ſein de la terre ou dans le creux des rochers.

Mais ſans nous attacher à ces etimologies qui ont plus de bril-

nt que de solide, puisque l'usage
. emporté, & que celle-cy ne
rt pas seulement à la découverte
es eaux, mais encor de toutes les
tres choses cachées, nous luy
issérons le nom de verge de Ja-
b; & comme celle dont se ser-
t ce Patriarche, n'étoit qu'une
oussine pareille à celle qu'on por-
ordinairement à la main, il y en
aucoup qui ont voulu que cel-
qu'on employoit à la (décou-
rte des choses cachées fussent de
tte forme.

Il semble même que leur opi-
on n'est pas sans fondement, non
lement parce qu'il est certain
: toute sorte de baguette, de
me que toute autre chose qu'on
rte souple & solide, tourne à
nain de celuy qui est né sous la
nette dont nous avons parlé, au
ment qu'il passe sur quelque
rce, sur quelque mine, ou sur
lque chose de caché. Mais en-
parce que pour reconnoître si
: personne à veritablement cette

faculté, on luy fait tenir la main ouverte avec une baguette pareille à celle dont nous venons de parler, sur la palme de la main ouverte ; & au cas qu'elle tourne ou donne du mouvement en passant sur les choses qu'on cherche, on conclud aisément qu'il a cette faculté, ou plus, & que l'experience est sans supercherie, & cela est representé dans la figure D.

Neanmoins comme l'experience nous a appris que le mouvement de la baguette simple n'est pas suffisant pour indiquer positivement l'endroit où est la chose cachée. On a introduit l'usage du bâton fourché fait en cette forme



soit parce que son mouvement est plus rapide & plus sensible, soit aussi parce qu'en tournant dans la main, il indique & marque de la pointe le lieu où est enfermé la

chose cachée. De sorte qu'il semble que toute la vertu de cette indiquation soit renfermée à cette pointe, & que l'impression que reçoit le bâton, par les deux mains qui l'empoignent des deux côtez, se transporte jusqu'à cette extremité pour nous marquer ce que nous voulons chercher ; D'oû l'on tire cette consequence certaine, que c'est justement dans l'endroit & vis à vis du lieu où cette pointe se baisse, qu'il faut creuser pour trouver ce qu'on cherche.

Je prouve cette verité non seulement par la raison naturelle qui nous apprend que les forces unies ont plus de puissance, & que l'impression que le bâton reçoit par ses deux extremitez, se communiquant & s'unissant à ce bout, luy donne plus de force à cette indication comme y étant plus abondante & plus vigoureuse : Mais encor par l'experience ; dautant que si l'on cache de l'eau ou des metaux en deux endroits dif-

ferens, de la diſtance d'environ un pied l'un de l'autre ou de celle des extrémitez du bâton, lorſque la pointe ſera portée ſur l'un ou ſur l'autre elle ſe baiſſera infailliblement, & ſi on la tranſporte dans le milieu, les deux mains ſe trouvans deſſus le chacun à l'oppoſite, elle ne baiſſera point du tout ce qui juſtifie clairement la conſequence que nous avons tiré cy-deſſus, que cette pointe ſert pour marquer plus juſte & plus certainement l'endroit de la choſe cachée.

La forme dont nous venons de parler eſt encor plus utile que celle de la ſimple baguette, parce qu'il faut quelquefois creuſer ou chercher dans les fentes des rochers, ou ſont les mines, ſur le bord des lieux eſcarpés ou ſe peuvent trouvés les limites, & en d'autres endroits où l'eſpace eſt ſi borné que la petiteſſe du lieu empêcheroit le libre mouvement de la baguette, & feroit qu'on ne

pourroit trouver la chose qu'on cherche si elle n'étoit indiqué par le bruit du bâton fourché, qui n'ayant qu'environ un pied de longueur ou moins peut aisément être porté par tout.

Il y a encor une raison qui nous porte à dire que ce bâton doit être petit, c'est que si dans un même espace, ou dans une mediocre distance il y a plusieurs choses cachées de differente nature, comme ce bâton donnera également du mouvement pour toutes, on ne pourra jamais distinguer la difference de ces especes, comme nous l'établirons dans la suitte; si la petitesse du bâton ne nous laisse un espace pour passer du lieu de l'une, à celuy de l'autre, afin d'observer les differentes causes de son mouvement.

CHAPITRE IV.

De la maniere de tenir la Verge de Iacob, & comme elle tourne.

IL eſt indifferend de quelle maniere qu'on tienne cette baguette, & chacun ſuivant la force de ſon aſcendant, par ſa prudence, & par la pratique ſe peut former une poſture particuliere qui lui ſoit plus commode & plus utile à faire cette découverte. Neanmoins comme ceux qui ne l'ont pas encor pratiqué peuvent être embarraſſés par l'ignorance de l'uſage, ils apprendront ici qu'il y a trois manieres les plus ordinaires & les plus frequentes à la tenir; la premiere c'eſt de la tenir droite la pointe en haut, & les dos des deux points fermées, contre terre en cette ſorte; marqué par la figure A

La

La seconde c'est de la tenir couchée, la pointe devant & le dos des deux points qui la serrent tourné contre nôtre corps en cette sorte qui est representé dans la figure B.

Et la troisiéme en une posture qui tient le milieu entre ces deux, par laquelle, on ne tient n'y la pointe entierement en haut, n'y entierement devant, mais dans le milieu comme la figure C le represente. Lors qu'on la tient de la premiere façon en tournant elle remonte ordinairement contre l'estomac, lors qu'on la tient de la seconde, en tournant, elle descend ordinairement contre terre, & lors qu'on la tient de la troisiéme, elle tourne indifferemment tantôt d'un côté tantôt de l'autre.

Elle en fait de même fort souvent aux deux premieres, mais du déreglement qui arrive pour lors, en l'une, & en l'autre, nous en tirons une régle certaine pour con-



noître la largeur de choſes cachées, leur profondeur, & la diſtinction des ſources, des mines, & des limites aux autres matieres Dautant que ſur la largeur ſon mouvement eſt toûjours uniforme, c'eſt-à-dire que ceux à qui elle tourne en baiſſant trouvent un pareil mouvement pendant qu'ils marchent dans tout l'eſpace de la largeur, & lors qu'en continuant de marcher ſon mouvement vient à changer, c'eſt-à-dire qu'au lieu de baiſſer elle remonte contre l'eſtomac, ils connoiſſent qu'ils entrent ſur l'eſpace de la profondeur, L'on connoit de même qu'on ſuit la longueur d'une ſource, d'une mine, ou d'une limite, lors qu'aprés avoir veu le mouvement en baiſſant ſur la largeur, le contraire ſur la profondeur, elle en donne un pareil ſur la longueur; c'eſt-à-dire auſſi en remontant contre l'eſtomac.

Quoy que la troiſiéme façon de

tenir la baguette, ne paroiſſe pas d'une grande utilité, parce que le bâton, comme nous l'avons dit, y tournant indifferemment, tantôt d'un côté tantôt de l'autre, il ſemble qu'on ne peut pas ſi bien diſtinguer l'eſpace de la profondeur de la choſe cachée. Elle ne laiſſe pourtant pas d'avoir ſes commodités, parce que n'étant n'y trop élevée, n'y trop abaiſſée, ſon mouvement eſt plus prompt & plus ſenſible quand elle ſe relêve contre l'eſtomac, ou quand elle baiſſe contre terre, parce que n'ayant qu'un demi quart de tour à faire pour remonter ou pour d'écendre ; il lui eſt par conſequent plus facile de flêchir d'un côté ou l'autre.

De ſorte que ces trois manieres de tenir la baguette ont chacune leurs commodités, mais pour ſe ſervir avec ſuccés des unes & des autres, aprés les avoir toutes éprouvées ; Il eſt bon de ſe former une regle pour la tenir me-

diocrement & toûjours également ſerrée, en ſorte qu'on puiſſe juger dans cette égalité du plus, ou du moins de la violence qu'elle fait pour tourner; autrement ſon mouvement ne ſera jamais ſi ſenſible, parce d'un côté, que la violencel qu'on ſe fait à ſoi-même pour a trop ſerrer, empêche une partie du diſcernement, & de la ſenſibilité; & de l'autre que ne la ſerrant pas aſſés l'impreſſion n'en eſt pas ſi forte & le mouvement n'en peut être ſi ſenſible.

Par deſſus cela il faut encor marcher lentement quand on fait cette recherche, de crainte que la trop grande activité, ou les trop grands pas ne nous faſſent appercevoir du mouvement qu'aprés avoir paſſé le lieu qui la cauſé; & qu'en perdant l'endroit ou nous devons creuſer nous ne laiſſions par nôtre promptitude ce que nous cherchons avec tant de ſoin.

La forme & les differentes ma-

nieres de tenir la baguette nous font voir le peu de fondement de ceux qui pretendent qu'elle tourne à mesure qu'on met le pied sur la chose cachée d'autant que ce n'est pas le seul transport du corps sur la chose qui donne le mouvement à la baguette, mais encor celui de la baguette, cette verité se peut facilement éprouver en avançant les deux bras, ou le bâton seulement sur la chose cachée, & l'on verra que la pointe y baissera, ou y remontera, avant que *l'un* ou les deux pieds tous ensemble y soient.

Ce qui confirme ce que nous avons avancé que la vertu est plûtôt attachêe aux mains qui empoignent la baguette & qui lui communiquent le mouvement du sang, qu'aux autres parties du corps qui ne la touchent pas. Ainsi quand on dit ordinairement que la baguette tourne à mesure qu'on met le pied sur la chose cachée, c'est par une expression figurée qui

exprime une partie pour le tout ou une partie pour l'autre.

Avant que de finir ce chapitre je devrois expliquer les causes des differends mouvemens de la baguete tant sur la longueur que sur la largeur & la profondeur. Mais aprés avoir renvoyé la premiere au chapitre sixiéme, J'observeray avant que de finir celui-ci que la difference du mouvement sur la largueur & sur la profondeur, est fondée sur une raison naturelle, quoy que son effet paroisse du tout extraordinaire. D'autant que le mouvement que donne la baguette en haut en bas, ne procedant comme nous l'établirons à la suitte que des corps subtils de la nature de la chose cachée, qui occupans perpendiculairement en l'air toute son espace, attirent & font flechir, par l'impression qu'ils donnent au sang, le bâton vers l'endroit qui la renferme comme pour le lui indiquer. Il n'est pas extraordinaire que le bâton prenne

un mouvement differend lors qu'il vient à quitter cet eſpace, parce que les corps ſubtils qu'il entraine avec lui en le quittant voulans retourner à leur centre, & y étans attirés par les autres ou par leur pente naturelle lui font faire un mouvement circulaire en arriere de-même que le leur; & par conſequent differend de celui qu'elle faiſoit lorſqu'elle occupoit cet eſpace, la demonſtration de cette raiſon ſe trouve en remontant ou deſcendant le cours d'une ſource, parce que ces corps ſubtils étans agités autrement qu'ils ne ſont pas en la traverſant, cauſent auſſi à la baguette un differend mouvement.



CHAPITRE V.

Comment on peut connoître en general, ou distinguer les choses cachées, par la verge de Iacob.

CEux qui cherchent les choses cachées prennent souvent le change, & ne trouvent ordinairement pour recompense de leur travaux & de l'excessive dépense qu'ils ont fait pour creuser, qu'un morceau de pierre, de fer, ou d'autre métal, au lieu d'une source qu'ils demandoient, & au contraire pour un métal que leur souhaits ont pour objet, ils ne trouvent rien du tout, ou une source si abondante, qu'elle pourroit les inonder plûtôt que les arrouser. Cet erreur vient de ne pas connoître la nature des choses cachées, & de ne sçavoir pas avant

que de creuſer ſi elles ſont de la qualité que nous demandons.

Il ſemble d'abord que cette connoiſſance eſt impoſſible, & qu'à moins que la terre ne ſoit de criſtal, ou qu'il n'y ait une fenêtre pour regarder dans les entrailles, de même qu'un ancien la ſouhaitoit dans le cœur de l'homme : ce que celle-là contient eſt auſſi cachée que les penſées de celuy-cy ſont impenetrables. Cependant l'experience nous apprend tous les jours le contraire, & nous fait voir en même-tems que cette connoiſſance eſt infaillible en obſervant les choſes qui ſuivent.

Pour en être convaincu, il faut convenir de deux principes, également inconteſtables, qui ſerviront de baſe à toutes les découvertes, & de fondement à tout ce que nous en dirons. Le premier que la baguette tourne ſur une choſe cachée de quelque nature qu'elle ſoit, ſource, mine, métal, mineral, limite, & autres de cette

nature. Le second que les choses apparentes de même nature arrêtent le mouvement l'une à l'autre lors qu'on en fait la recherche. Par exemple l'eau, les métaux, & les autres choses cachées ne donnent aucun mouvement à celles de même nature qui sont apparentes. En un mot la chose apparente de même nature que la cachée, ôte & arrête le mouvement que la baguette avoit sur la chose cachée. Je donneray dans un titre separé la raison de ces deux principes, & dans celuy-cy je les vai prouver par l'experience.

Il est constant que la verge de Jacob ne tourne jamais sans cause, & si en la portant l'on y ressent quelque mouvement, quoy qu'on n'en connoisse pas d'abord le veritable mobile, l'on doit pourtant conclurre qu'il y a une chose cachée dans le lieu ou l'on trouve ce mouvement. Et comme la difficulté reste de sçavoir si c'est pour de l'eau, pour un métal, pour une

limite, ou pour quelque autre chose cachée, on la peut distinguer & en connoître la nature, en appliquant successivement au bout de la baguette plusieurs especes differentes, comme de l'or, de l'argent, du cuivre, du plomb, un linge, ou un papier moüillé de la grandeur d'un pouce, &c. jusqu'à ce qu'on en ait trouvé une qui arrête ce mouvement. Alors par le principe que nous avons établi cy-dessus, il faut tenir pour constant que la chose cachée est de même nature que celle qui se trouve au bout de la baguette, & que l'effet cesse par la même cause qui le produit.

Ce principe est certain lorsqu'il n'y a qu'une seule chose cachée capable de produire ce mouvement. Mais s'il s'y en trouve plusieurs differentes qui causent le même effet, on reste toûjours dans la même incertitude, parce qu'une espece seule n'arrête pas pendant qu'il s'en trouve d'autres cachées

qui ont la même faculté de mouvoir la baguette. Par exemple une source qui coulera dans une mine, ou dans un tuyau de plomb, ou de cuivre, fera tourner la baguette, mais la mine, le plomb, le cuivre, ou les soudures d'étain qui sont au tuyau le feront aussi, de sorte que l'attouchement d'une espece n'arrête pas le mouvement pendant qu'il y en a d'autres qui le causent. Quand donc on aura moüillé un linge au bout de la baguette, elle ne laissera pas de tourner pour le plomb, pour le cuivre, pour les soudures, ou pour le seul tuyau quand la source, n'écouleroit plus. On ne peut donc découvrir toutes ces differentes especes qu'en mettant au bout de la baguette ou dans le creux de la main, en sorte qu'elle les touche, autant de differentes especes qu'il y en peut avoir de cachées, comme du plomb, de l'étain, du cuivre, &c. parce qu'alors elle s'arrêtera, & n'aura plus de mouvement par les

raisons que nous dirons à la suite.

Il peut encor être qu'à l'endroit d'une source, l'on aura planté une limite, ou caché un trésor. Ce trésor peut-être renfermé dans une cassette garnie de cloux de lotton ou d'argent, fermée d'une serrure de fer, ou dans un pot ou autre vaisseau, d'étain, de fonte, ou de métal, il est seur que la baguette tournera pour toutes ces especes, & qu'on n'en pourra jamais arrêter le mouvement qu'on ne luy eût fait toucher de toutes en même-tems. Ce qui me porte à dire que pour s'éclaircir veritablement, il faut en premier lieu faire ces experiences pour toutes les especes en particulier, & lors qu'on verra qu'il n'y en a pas une qui arrête la baguette ; on luy en fera toucher de plusieurs à la fois, jusqu'à ce que son mouvement soit arrêté par l'attouchement de toutes celles qui sont cachées. Aprés voyant les especes qui l'ont arrêté, l'on doit conclurre d'une consequence na-

turelle qu'il y en a autant de cachées, comme il y en a qui l'ont touchée en même tems.

Lors qu'on a reconnu l'espece qui est renfermée, l'on ne sçait point encor sa quantité, ny sa veritable qualité, si c'est une source, ou une eau croupissante, une piece d'or ou une mine de ce métal, une mine ou une barre de fer, une mine ou une piece de cuivre, &c. & il n'est pas incompatible que toutes ces choses, ou une bonne partie ne se trouvent à peu prés dans le même endroit.

Pour le connoître il ne faut que suivre en remontant & en descendant le mouvement de la baguette, aprés traverser en croix le lieu où l'on l'a ressenti; si c'est une source, on découvre par ce moyen le lieu d'ou elle vient, & celuy où elle coule, ce qu'on ne peut trouver en une eau croupissante. On distingue encor par ce moyen, la piece de métal, d'avec la mine, parce que cette derniere ayant des veines

ou des filons, on ſuit la veine en montant & en deſcendant, ce qu'on ne peut faire en une piece de métal, barre de fer, ou vaiſſeau de fonte, &c. qui n'ayant qu'un eſpace limité, ne peut faire tourner la baguette dans cet eſpace, qui n'eſt jamais de ſi grande étenduë que la ſource ou la mine.

Pour la maniere de ſuivre la ſource ou la mine, elle n'eſt pas difficile, ſi l'on remarque ce que nous avons dit au Chapitre precedent, que la baguette tourne toûjours de meme façon lors qu'on les traverſe, & qu'elle tourne differemment, lors qu'on les remonte, ou qu'on s'en écarte tant ſoit peu.

Cette maniere de connoître la mine & la ſource, nous ſert en même-tems pour les diſtinguer des autres choſes cachées, parce d'un côté que ſur tout le reſte la baguette tourne également ſur leur longueur & ſur leur largeur, & de l'autre elle nous fait faire la diffe-

rence de la ſource qui ne va ordinairement qu'en ſerpentant, d'avec la limite qui va toûjours droit, & de ce qui n'eſt n'y mine, n'y ſource d'avec ce qui l'eſt, par le petit eſpace borné qui renferme ce premier.

Et quoy qu'il y ait d'autres choſes preſque auſſi étenduës que la mine & l'eau ſouveraine, comme par exemple une ſource conduite par des tuyaux de plomb ou d'autre mêtal, on les peut auſſi facilement diſtinguer que le reſte par les ſoudures des tuyaux, ou par les autres alliages qu'elles ont, dautant que, comme nous venons de le dire, on ne pourra arrêter le mouvement de la baguette, ſur ces ſoudures, ou ſur ces autres alliages qu'en luy faiſant toucher de l'étain, ou des métaux de même nature que l'alliage, ce qui eſt abſolument inutile lorſqu'il n'y a qu'une ſource, ou qu'une mine.

L'on peut encor par le même moyen, diſtinguer l'endroit ou la

ſource ſe perd, d'avec celuy ou elle eſt encor dans le tuyau ; dautant qu'il faudra l'eau, l'étein, & le plomb, pour l'arrêter dans l'endroit ou le tuyau la renferme, & le plomb & l'étein ſuffiſent pour celuy ou elle ne coule plus, ce qui eſt d'un grand ſecours, quand on veut remettre une ſource, pour empêcher de creuſer, & de découvrir ſans neceſſité d'autres endroits que celuy ou elle fait défaut.

Toutes ces choſes ſont certaines & faciles à éprouver, il ne faut que cacher les choſes ſur leſquelles on en veut faire experience, & l'on trouvera la verité de ce que j'ay avancé. Mais il faut prendre garde à deux choſes, la premiere que celuy qui fait la recherche ne s'ôte luy même la faculté d'en faire la découverte, ce qui luy peut arriver ſi par exemple, il avoit des boucles d'argent couvertes, des cloux à ſes ſouliers, des bagues d'or, &c. ou des autres metaux cachées dans ſes habits, dautant que

la baguette luy tourneroit aussi facilement pour ce qu'il porte découvert que pour les autres choses cachées.

La seconde que la baguette ne soit pas de même nature que la chose cachée, c'est à dire d'or, d'argent, de fil de richal, ou de côte de baleine, pour rechercher des choses de cette nature, d'autant qu'il est évident parce que dessus qu'elle ne tourneroit pas pour les mêmes especes dont elle est composée, & c'est le cas que j'ay excepté au Chapitre deuxiéme quand j'ay dit qu'elle tournoit de quelque matiere qu'elle fut. C'est aussi ce qui m'a porté à me determiner qu'il est plus seur & d'un plus grand usage de se servir d'une de bois parce que le mouvement de celle-là ne peut jamais être arrêté par une autre de même qualité.

Ayant ôté tout ce qui pouvoit s'opposer à nôtre intention, celuy qui fera l'essay, connoîtra deux choses; la premiere que la baguet-

te tournera infailliblement ſur la choſe cachée, la ſeconde qu'elle arrêtera ſon mouvement en touchant une eſpece de même nature que la cachée.

CHAPITRE VI.

De quelle maniere on peut découvrir en particulier, les mines, & les métaux cachées.

QUoy que dans le Chapitre precedent nous ayons montré en general la maniere de découvrir les choſes cachées, & qu'il ſemble que ce que nous en avons dit doivent donner une idée parfaite de ce qu'on y doit pratiquer. Neanmoins comme il y a beaucoup d'obſervations particulieres en chaque eſpece, qu'on ne peut ſçavoir que par une longue experience, j'ay cru qu'il étoit neceſſaire de faire un Chapitre particulier ſur

ce qu'on doit remarquer en faiſant la recherche des métaux, des mines, & mineraux.

Ceux qui cherchent les métaux ne voudroient point trouver de l'eau, au contraire comme elle les peut tromper en faiſant tourner la baguette de même que le métal qui peut être deſſus ou deſſous, & leur peut cauſer une exceſſive dépenſe pour la puiſer des mines quand elle ſe trouve jointe à elles, ils ſouhaiteroient qu'il n'y en eût point du tout. Pour ſe tirer de cet embarras on tache avant toutes choſes de ſçavoir s'il n'y a point de ſource dans le lieu ou la baguette tourne,& pour le découvrir, on ſe precautionne au moment de la recherche d'un linge moüillé au bout de la baguette : Et quand on apperçoit que ce linge n'arrête pas ce mouvement on connoît d'abord ou qu'il n'y a pas de l'eau, ou que s'il y en a elle eſt jointe avec quelque autre matiere qui continue ce mouvement. Cette matiere

ne pouvant être qu'un métal, un mineral, &c. aprés luy avoir fait toucher de plusieurs metaux ou mineraux, &c. sans que cela l'arrête, l'on tire encor cette consequence qu'il n'y point de métaux ou de mineraux, &c. en ces endroits, ou qu'avec eux il y a encor quelques autres especes qui continuent ce mouvement, comme pourroit être un corps mort, une limite, &c. pour le corps mort il luy faut faire toucher de la mumie, pour les limites, nous en traiterons dans un autre Chapitre.

C'est donc une maxime certaine que pour la recherche des métaux il se faut précautionner avant toutes choses. 1°. d'un linge moüillé au bout de la baguette. 2°. se munir d'autant de differentes especes de metaux ou de mineraux, qu'on croit qu'il y en a de renfermées, & comme la vertu d'arrêter n'est pas attachée à la quantité, mais à la qualité, on juge bien que les pieces n'en doivent pas être

fort grandes & qu'il ſuffit qu'elles ſoient du poids d'un écu d'or. 3°. on doit fendre la baguette de deux trois fentes, ou plus, afin qu'on y puiſſe enchaſſer les eſpeces qu'on luy veut faire toucher, mais de peur qu'en faiſant ces fentes en travers les deux branches ne ſe ſeparent, il les faut faire du côté des branches, & au cas qu'on ne puiſſe enchaſſer toutes les eſpeces dans les fentes qu'on aura fait, on pourra placer le reſte dans le creux de la main qui touche la baguette.

L'on tient encor pour maxime, que les eſpeces ne ſe contrarient jamais, & que quand par exemple au lieu de trois eſpeces qui ſont cachées, on en feroit toucher de ſix à la baguette, ou au bout ou dans la main, il eſt certain que les trois ſuperflues n'empêcheront pas ſon mouvement, comme le défaut de l'une des trois renfermées le pourroit continuer. Tout ce que cette abondance peut produire, c'eſt la confuſion & l'embarras de

ſçavoir leſquelles des ſix n'y ſont pas, pour s'en tirer il faut éprouver ſi ſouvent ſeparément & conjointement, qu'on trouve enfin les trois ſeules qui l'arrêtent, & à même tems on connoît les ſuperfluës.

Il eſt encor important de remarquer que ſi les eſpeces dont on ſe ſert pour arrêter ne ſont pas totalement de la même qualité des cachés, elles n'arrêteront point; d'où il ſuit que l'or n'y l'argent fin, n'arrêteront point pour le faux, n'y le faux pour le fin, l'étein commun pour l'étein fin, n'y le fer pour l'acier. Ce qui n'eſt pas d'un petit ſecours, ſi par hazard les deux eſpeces étoient cachées en deux differens endroits pour connoître le lieu ou eſt le faux, & celuy ou eſt le fin.

Il paroit ſurprenant que l'acier qui n'eſt qu'un fer raffiné n'arrête pas le mouvement pour le fer, mais la ſurpriſe ceſſe quand on remarque que ce raffinement luy

donne une qualité differente par l'alliage qui entre dans la composition, de même que l'alliage de l'or & de l'argent.

La mine cruë est une espece d'exception à cette maxime, dautant qu'en l'état qu'elle sort du sein de la terre, elle arrête le mouvement pour le fer & le fer pour elle, quoi que cela semble impliquer parce que les autres corps dont elle est encor enveloppé avant que d'être épurée, luy devroient donner une qualité differente du fer, neanmoins ils produisent respectivement les mêmes effets, la raison en est sans doute, que le fer étant fondu & purifié ne change point de nature pour être depoüillé des corps heterogenes qui l'enveloppoient, comme l'acier qui par son alliage; fait un composé d'une nature differente. En un mot le fer envelopé des matieres crasses de la mine qui le contient peut arrêter le mouvement sur luy de même que luy sur la

mine,

mine, mais l'acier cessant d'être fer par l'alliage dont il est composé l'un ne peut plus arrêter le mouvement sur l'autre.

L'on peut étendre la consequence de la mine de fer aux autres de differente qualité, par exemple un morceau de mine d'argent arrêtera le mouvement pour l'argent & l'argent pour la mine &c. & de même que l'acier n'arrêté pas le mouvement pour le fer, le composê de ce metal n'arrêtera point le mouvement pour la mine, ou la mine pour le composé, ainsi qu'on le peut connoître par l'essai sur l'argent fin & le faux.

Il y-a encor une observation fort curieuse & fort necessaire à la recherche des mines, c'est qu'il y en a une partie qui sont si abondantes en souffre & en Antimoine, qu'ils dominent sur le metal avec lequel ils sont mêlés ; Il y en a d'autres plus fines ou le metal domine sur le souffre & sur l'antimoine, en la premiere espece il

pourroit être que le metal seul ne pourroit artêter le mouvement sur la mine, parce qu'étant comme enveloppée d'une grande abondance de souffre & d'Antimoine la baguette ne tourne pas pour le métal seul, & ainsi il faut se munir d'un peu de souffre, & d'un peu d'Antimoine pour Arrêter son mouvement, en la seconde le metal seul suffit pour l'arrêter, ce qui nous fait juger de la finesse de la mine, parce que la quantité du metal excede celle de l'Antimoine.

Sans doute qu'il ne sera pas inutile de rapporter en ce chapitre un moyen de distinguer les sources & les mines d'avec les autres choses cachées, dont nous avons parlé au chapitre precedant. Je veux dire qu'on connoit que l'on est sur une source, ou sur une mine, lors qu'en la traversant la baguette tourne en baissant, & qu'elle tourne en remontant contre l'estomac, lors qu'on suit leur

longueur, ce qui n'arrive pas lorsqu'il ny a qu'un metal separé de la mine ; ou quelqu'autre chose renfermée dans un espace limité ; dautant qu'alors son mouvement est toûjours uniforme dans la longueur & dans la largeur , & il ne change point que l'on ne sorte de l'espace que cette chose occupe.

Voici la raison de cette difference les veines & les filons des mines étant attachés au tronc comme les rameaux le sont à l'arbre, il s'en émane continuellement des esprits vegetaux qui concourent dans sa longueur à la perfection & à la nourriture de toutes les parties de cet arbre, lorsque l'homme remonte sur l'espace de l'un de ces filons , les parties subtiles qui s'emanent de luy , sont entrainées par ces esprits;& par le choc qu'elles en reçoivent elles sont obligées de rebrousser ; Et quoy que l'homme n'en ressente pas le mouvement, la baguette qui reçoit

l'impreſſion que ces mêmes parties ſubtiles luy donnent eſt obligée de ſuivre leur pente & de retourner en arriere comme elles. L'on trouve la demonſtration de cette verité en un corps qui remonte une èau courante, dautant qu'ou il eſt entraîné par ſon mouvement, ou s'il a la force de luy reſiſter il faut faire aux particules de cet élement un mouvement circulaire autour de luy, leſquelles donnent la même impreſſion aux choſes mobiles qui luy ſont attachées.

Mais il n'en eſt pas de même des metaux ſeparés de la mine parce qu'étant dans leur perfection & ſeparés de la matrice ou de la ſource commune d'où ils tiroient leur nourriture, ce concours ou ce tranſport d'eſprits vegetaux ne ſe fait plus vers eux. Il n'y a que les particules ou les corps ſubtils qui s'exhalent d'eux-mêmes qui cauſent le mouvement de la baguette, & ces mêmes corps ſub-

tils s'exhalăts pour lorségalement de toute l'éſpace que les metaux occupent, ne produiſent par conſequent qu'un mouvement égal en la longueur & en la largeur.

L'on doit donc encor tenir pour conſtante la maxime dont nous venons de parler ; Et comme il arrive ſouvent que par les guerres par la ſucceſſion du tems, par les êboulemens des édifices & par les inondations pluſieurs metaux ſe trouvent renfermés dans le ſein de la terre. L'on n'aura pas de peine à les diſtinguer à l'avenir ſi l'on ſuit les preceptes que nous avons donné, & ſi dans les mazures ou autre lieu que l'on croira renfermer quelque choſe le linge moüillé n'arrête pas le mouvement de la baguette, il faut chercher en croix ſur les endroits ou elle tourne pour decouvrir ſi le mouvement eſt differend en la largeur & en la longueur, & quand on le trouvera uniforme par tout, on peut conclurre hardiment que

ce mouvement n'eſt cauſé, ny par une ſource; ny par une mine, qu'il faut que ce ſoit un metal ou quelqu'autre choſe, & aprés faire les differentes épreuves des metaux, juſqu'à ce qu'on ait decouvert ceux qui y ſont cachés.

Par exemple s'il y a des armes la baguette tournera également dans la longueur & dans la largeur de l'eſpace qu'elles occupent, mais il ne faut pas croire que le fer ſeul arrête ſon mouvement, comme il y en d'Acier, d'autres qui ſont garnies d'argent où d'autres metaux, pour arrêter le mouvement il faudra auſſi faire toucher de ces metaux, & lors qu'elle s'arrêtera l'on pourra connoitre en quelque façon leur qualité, de même que l'on connoitra leur profondeur en terre par ce que nous dirons à la ſuitte.

Il arrive ſouvent qu'aprés avoir obſervé toutes ces maximes, mis le linge moüillé au bout de la baguette, & fait toucher de tous les

metaux en particulier & conjointement, son mouvement ne s'arrête point, de sorte que l'on se trouve en la même peine qu'on étoit avant que de faire l'experience. En voici la veritable cause; c'est que la baguette tourne encor pour le charbon de pierre, & pour tous les autres mineraux, comme le cinabre, le souffre l'antimoine, l'ocre, & leurs composés où ils dominent, comme le verre, la cire d'Espagne rouge non la noire ou il n'entre point de cinabre, & ainsi des autres, de sorte que si les metaux ne suffisent pas pour arrêter ce mouvement, il y faut encor essayer de ces mineraux & de leurs composés dautant de sorte dont on pourra s'aviser, jusqu'à ce qu'on ait trouvé celuy qui manquoit pour arrêter le mouvement. On peut ensuitte recommencer son épreuve en ôtant une des especes qui touchoient autre que la derniere qui à arrêté, & le bâton restant sans

mouvement on peut conclurre qu'il n'y a pas de celle là & ainsi consecutivement, & lors qu'en ôtant quelqu'une l'on verra qu'il recommencera à mouvoir, il la faut laisser dans la certitude qu'il y en a de semblable cachée & ainsi successivement jusqu'à ce qu'on ait ôté toutes celles qui n'arrêtent pas le mouvement.

CHAPITRE VII.

Par quel moyen l'on peut connoître la largeur des sources & des mines cachées.

J'Ay déja établi cy-dessus que la baguette tourne en descendant contre la terre toutes les fois que l'on traverse la source ou la mine, & que lors qu'on les remonte & qu'on à passé en travers l'espace qu'elles occupent elle tourne en remontent contre l'estomac, ce

principe ſuffiroit pour nous faire connoître d'abord la largeur de l'une & de l'autre. Mais comme la connoiſſance de la largeur eſt d'une neceſſité indiſpenſable , ſoit parce que la mine ou la ſource large donnent plus d'eſperance de leur abondance, ſoit auſſi parce qu'on s'y peut tromper, d'autant qu'il y a des mines & des ſources qui ſelon la diſpoſition du terrein qui les renferme ſont plus groſſes & plus abondantes en de certains endroits qu'en d'autres, & qui s'étendent au fond des branches ſuivant qu'il eſt ſablonneux , ou partagé par quelque pierre ou par quelque pointe de rocher ; nous n'avons pu éviter de faire un Chapitre ſeparé de ce qu'on doit obſerver à cet égard.

La premiere choſe qu'on doit remarquer pour trouver bien la largeur, c'eſt de tenir la baguette en la ſeconde & troiſiéme maniere dont nous avons parlé au chapitre quatriéme, c'eſt-à-dire , couchée,

ou à demi couchée , ſoit parce qu'en s'abaiſſant facilement en cette poſture, elle ſuit mieux ſa pente, ſoit auſſi parce qu'en la tenant droite,lorſqu'elle voudroit baiſſer, elle pourroit tourner contre l'eſtomac de même que ſur la longueur de la ſource , & ainſi l'on pourroit ſe tromper ſi l'on ne la tenoit en l'une des deux manieres que nous avons dit.

Il y a une ſeconde obſervation à faire pour diſtinguer la ſource qui paſſe dans le ſable ou dans le gravier d'avec les autres eſpeces ſuſdites ; c'eſt qu'il faut ſoigneuſement examiner ſi la baguette force également ſur toute la largeur, ou s'il y a des endroits ou elle force moins qu'en d'autres , au dernier cas c'eſt une marque qu'il ſe perd une partie de la ſource dans ce gravier ou dans le ſable, & au premier qu'elle eſt dans le rocher, ou dans une terre glaiſe qui ne luy permet pas de s'étendre,ce qui ſert de beaucoup pour éviter l'inutile

& excessive dépense de creuser pour les sources qu'on peut juger par la profondeur & par l'aspect du lieu être dans le rocher.

Ayant observé ce que dessus, l'on en peut faire l'essay sur un pont, on verra que celuy qui y passe en marchant lentement, & tenant la baguette en la maniere susdite, à mesure qu'il y entrera, & qu'il se trouvera perpendiculairement à l'opposite de la premiere pierre de l'arc qui touche l'eau, sa baguette commencera à tourner en baissant la pointe contre terre, & tournera toûjours de même jusqu'à ce qu'il soit au bout du pont perpendiculairement à l'opposite de la premiere pierre qui touche l'eau de l'autre côté de l'arcade : Et d'abord que sortant du pont il outrepassera, le mouvement sera different en la baguette, & tournera en remontant contre l'estomac, comme si elle vouloit retourner ou se reünir à ce qu'elle vient de quitter.

L'on peut encor faire la même épreuve sur une source conduite par des tuyaux dont on sçaura la grosseur & la largeur. On verra que l'eau qui est dans ces tuyaux n'a tout au plus que trois ou quatre pouces de large, & que la baguette ne tournera, ou ne laissera sa pointe sur le travers qu'environ cet espace de trois ou quatre pouces. Et si l'on n'a pas la commodité d'une source pour faire cet essay. L'on pourra mettre de l'eau dans une bene, la couvrir d'un ais & l'enterrer d'un pied, ou de la profondeur que l'on voudra, & aprés passer dessus avec la baguette, & l'on verra le même effet que sur sur un pont, ou sur une source conduite par des tuyaux.

L'on peut se servir de la même épreuve pour les métaux, il ne faut qu'en mettre dans la même bene, en sorte que le fonds en soit couvert, & l'ó trouvera que la baguette baissera sur tout l'espace qu'occupent ces métaux, aprés quoy l'on peut

hardiment tirer cette conſequence que l'on trouve la largeur des mines & des mineraux de la méme maniere que celle des ſources.

L'experience que nous venons de donner du pont ou de la fontaine conduite par des tuyaux, nous peut encor ſervir pour nous apprendre à connoître quand nous ſommes ſur la longueur des ſources & des mines, d'autant qu'apres avoir veu tourner en baiſſant la pointe de la baguette ſur la largeur ; ſi nous remontons la ſource, ou la riviere en traverſant le pont d'un garde feu à l'autre contre le cours, nous voyons tourner en remontant la baguette contre l'eſtomac, ce qui nous fait connoître que nous ſommes ſur la longueur par la raiſon que nous avons dit au Chapitre precedent.

Avant que de finir celuy-cy, je dois faire quelques reflexions qui nous marqueront encor mieux la neceſſité de s'étudier à bien con-

noître la largeur ; La premiere c'eſt qu'il ſe peut trouver des ſources qui ſont entierement ſur la limite de deux fonds, & qui les ſuivront même quelque diſtance coulans juſtement moitié ſur l'un, moitié ſur l'autre, cela peut encor arriver dans les endroits où l'on a plus d'envie de les trouver, comme il n'eſt pas permis de creuſer ſur le fonds du voiſin, en connoiſſant qu'une partie de la largeur eſt dans le nôtre nous y pouvons creuſer hardiment, & y attirer par l'ouverture que nous ferons, ou par la pente que nous donnerons non ſeulement la moitié de l'eau, mais la ſource toute entiere.

La ſeconde concerne ceux à qui la baguette tourne à meſure qu'ils approchent de l'endroit qui renferme la mine ou la ſource, dautant que ſi par une longue experience, ils ne s'accoûtument à diſtinguer le lieu de l'approche de celuy de l'eſpace qu'elles occupent, ils prendront le plus ſou-

vent le change, & creuſant dans le premier plûtôt que dans le dernier, pour des ſources ou des métaux qu'ils croyent de trouver, ils n'auront que la confuſion d'avoir perdu leur peine en creuſant mal à propos.

Pour l'éviter il faut conſiderer. 1°. que dans l'approche la baguette nous tourne preſque ſur toutes choſes dans une égale diſtance, & de même de chaque côté du travers. Si par exemple aux ſources ou aux choſes cachées qui nous ſont connuës, nous remarquons qu'à leur approche elle nous tourne de deux ou trois pieds de chaque côte, nous pourrons juger par cette diſtance de celle des choſes qui ne nous ſont pas connuës. 2°, que la baguette ne force jamais tant, dans l'approche que ſur la largeur. Il y en a mêmes qui ne reſſentent qu'un tres-petit mouvement lors de ces approches, ainſi il ne leur eſt pas difficile de diſtinguer l'endroit ou

elle ne force pas de celuy ou elle force. 3°. Il faut meſurer de chaque côté de la mine ou de la ſource la diſtance qui nous eſt ordinaire pour le mouvement de l'approche, & aprés prendre le milieu qui ſera ſans doute l'eſpace de la largeur, & celuy où la baguette force davantage. 4°. pour ſe bien aſſeurer ſi cet eſpace eſt celuy deluy de la largeur, il faut ſçavoir que lors qu'on remonte ou que l'on deſcend une mine, ou une ſource, la baguette ne donne du mouvement que ſur le veritable eſpace qu'elles occupent, ainſi l'on n'a qu'à remonter l'eſpace qu'on a marqué, & ſi la baguette y continue le mouvement, c'eſt une marque certaine que l'on eſt ſur la largeur, & que c'eſt de cet endroit que nous devons chercher la profondeur comme nous le dirons à la ſuite.

La troiſiéme reflexion eſt pour ceux à qui la baguette tourne ordinairement en remontant con-

ter l'estomach, dautant que si bien leur mouvement qui est imparfait & irregulier, ne semble pas être suffisant pour leur indiquer la largeur, il y a pourtant des moyens par lesquels ils peuvent s'en asseurer, comme ceux dont le mouvement est irregulier.

Le premier est de s'assurer comme dessus par les deux côtés de la source ou de la mine des endroits ou la baguette leur force moins, & de marquer avec des picquets ceux ou le mouvement commence d'être plus rapide, & la distance qu'il y aura entre ces deux piquets sera celle de la largeur. Et s'il ne s'y en trouve point parce que de chaque côté la rapidité du mouvement ne commence qu'au même endroit, ou dans le lieu où l'on a planté le premier piquet, c'est une marque certaine que la source ou la mine sont tres-petites, ou qu'elles sont resserrées en cet endroit, puis qu'elles occupent si peu d'espace.

Le ſecond, c'eſt que quand ils auront trouvé la largeur, vers ce premier piquet ; ou dans le milieu des deux, pour s'en bien aſſurer ils doivent auſſi remontet la mine ou la ſource comme deſſus & ſi la baguette leur donne du mouvement, c'eſt une preuve par la maxime que nous y avons rapportée qu'ils ſont ſur la veritable largeur, & ainſi en remontant la mine, ou la ſource, ils n'ont qu'à ſortir, de chaque côté de l'eſpace que fait la largeur, & y marquer avec un piquet, chaque extremité, ou le mouvement leur aura ceſſé, & la diſtance de ces piquets ſera encor celle de la largeur, c'en eſt une marque d'autant plus convaincante, ſi cette diſtance ſe trouve égale à celle des deux premiers piquets qu'on a planté.

Je ne doute point qu'on ne ſoit en peine de ſçavoir pourquoy la baguette donne du mouvement aprés qu'on a traverſé la largeur en droite ligne, & pourquoy elle

n'en donne aucun quand on en ſort obliquement en montant ou en deſcendant, mais cette difficulté ceſſera ſi l'on veut conſiderer qu'au premier cas l'homme qui marche de front entraine avec ſoy des particules ſubtiles de la ſource, ou de la mine, qui ſe voulant réunir à celles qu'elles ont quittées continuent le mouvement de la baguette par l'effort qu'elles font en s'en retournant, ainſi qu'il ſera plus particulierement obſervé en quelqu'autre endroit, mais au ſecond comme l'homme en ſort de côté, ces particules au lieu de le ſuivre au moment qu'il eſt à l'extremité de la largeur s'eſquivent ou ſe gliſſent & ſuivent la pente naturelle des autres.

La demonſtration de cette verité ſe voit en ceux qui mettent un bâton ou quelque baguette platte dans les flammes, s'ils les font traverſer en droite ligne par cette baguette du côté qu'elle eſt platte, elle n'en ſçauroit ſortir ſans en

entrainer une partie avec elle pendant quelque eſpace, mais ſi l'on luy fait ſuivre les flammes par l'endroit ou elle eſt la plus deliée & ſortir aprés d'un côté ou d'autre en remontant, elle n'entraine avec elle que peu ou aucunes de de ces particules, parce que celles qui la touchent s'eſquivent à la ſortie ; & rejoignent les autres dont elles ſuivent la pente.

La derniere reflexion que nous avons à faire eſt concernant ceux à qui la baguette ne donne du mouvement que ſur de certaines eſpeces, & non ſur toutes, dautant que lors qu'ils voudront faire les experiences dont nous avons parlé cy-deſſus. S'ils ne trouvent pas leur conte, ils ſe rebuteront & les croiront fautives ; ou que leur mouvement n'eſt pas ſuffiſant pour faire des découvertes, mais cela ne les doit point rebuter, au contraire, je leur conſeille de s'aſſurer par pluſieurs experiences des choſes à quoy leur mouvement eſt

propre, & les ayant connu de ne ſe tenir qu'à la découverte des eſpeces qui leur ſont particulieres. Et comme horſmis ceux qui ont cette faculté dans ſa perfection, il y a preſque autant de differentes ſortes de mouvemens que de temperamens entre les hommes. Pour connoître la difference du leur d'avec celuy des autres, ils doivent s'eſſayer autant qu'ils le pourront avec leurs amis ſur qui la baguette donne auſſi du mouvement & par ces differentes épreuves ils connoîtront certainement à quoy ils ſont propres, & ſe formeront une route ou une certaine habitude, pour ſe ſervir, ou pour employer utilement leur talent.

CHAPITRE VIII.

Par quel endroit l'on peut connoître la profondeur des ſources & des metaux.

LA connoiſſance de la largeur des ſources & des mines eſt

inutile ſans celle de la profondeur, cette derniere eſt même de la plus grande importance, ſans elle on ne peut meſurer ſa dépence avec le benefice qu'on prétend recevoir de la choſe dont on veut faire la découverte, ſi le métal eſt trop profond, ou dans des rochers de difficile accés, la peine ou la dépenſe excedent le profit qu'on peut recevoir de ſa poſſeſſion. Si la ſource n'eſt pas dans une élevation proportionnée à la pente que nous luy voulons donner ſa découverte nous eſt moins profitable que nuiſible. Il faut donc neceſſairement tâcher autant qu'on le peut de découvrir au juſte la diſtance de la profondeur, & comme les Chapitres precedens ne nous ont donné qu'une idée confuſe de la maniere dont il s'y faut prendre, celuy-cy nous apprendra les maximes qu'on y doit pratiquer & les experiences neceſſaires pour nous en éclaircir

La premiere, c'eſt que quand on a trouvé la largeur d'une ſource

ou d'une mine, & que l'on connoît par le mouvement contraire que la baguette commence à donner en remontant contre l'estomac qu'on est à son extremité. L'on doit marquer avec un piquet l'endroit où l'on a commencé de reconnoître ce contraire mouvement & aprés marcher lentement depuis ce piquet jusqu'à ce qu'on ait encor remarqué que ce mouvement vient à cesser, alors on doit encor marquer cet endroit par un second picquet, & aprés l'on n'a qu'à mesurer depuis ce dernier jusqu'au premier, & l'on trouvera la profondeur dans la distance qui les separe, je veux dire qu'il y aura autant de pouces, de pieds, ou de toises, depuis la superficie de la terre jusqu'à l'endroit qui renferme la chose cachée, comme il y en aura depuis un piquet jusqu'à l'autre.

La seconde chose necessaire pour bien trouver la profondeur, c'est de tâcher de s'assurer par quelque signe que l'épreuve que nous ve-

nons de faire n'eſt pas fautive. Le premier c'eſt de la chercher de l'autre côté de la largeur, & d'y planter deux piquets de la même maniere pour voir ſi les diſtances ſeront égales ; ce qui eſt une veritable marque de la profondeur. Le ſecond c'eſt qu'on s'arrête un peu dans l'endroit ou la baguette reſte immobile ; pour s'aſſurer qu'elle n'a plus de mouvement, & aprés il faut s'avancer encor un pas ou deux, & ſi la baguette vient à tourner en baiſſant, comme ſur la largeur, ce contraire mouvement nous marque infailliblement que l'endroit que nous venons de quitter eſt celuy de la profondeur. Le troiſiéme c'eſt qu'aprés avoir avancé encor ſept ou huit pas au de la de ce ſecond piquet, nous devons revenir ſur nos pas juſqu'au premier planté, & ſi l'eſpace marquée eſt la veritable profondeur, la baguette reſtera toûjours immobile juſqu'à ce que commençant d'outrepaſſer le premier piquet planté nous entrerons dans la largeur.

Je

Je ne doute point que ces signes ne surprennent beaucoup de gens, mais outre la raison que nous en donnerons dans un autre Chapitre, l'on peut s'en assurer par l'experience que nous avons rapportée cy-dessus d'un pont, ou d'une source conduite par des tuyaux: Nous y verrons que tant que nous marcherons sur le pont en tenant la baguette, en la seconde ou en la troisiéme maniere, elle tournera en baissant contre terre comme nous l'avons dit, mais au moment que nous commencerons à sortir du pont, elle tournera en remontant contre l'estomac, jusqu'à ce que nous soyons à la distance qu'il y a dépuis la superficie du pont jusqu'à l'eau, aprés quoy elle restera sans mouvement, & si nous étant un peu arrêté dans cet espace, nous voulons l'outrepasser d'un pas, la baguette reprendra son mouvement pour un peu de tems, & ce mouvement se fera comme sur la largeur. C'est à dire qu'elle tournera en baissant contre terre:

Et si l'on veut aprés trouver la justesse de cette experience, l'on n'a qu'à prendre un cordeau, & aprés avoir mesuré dépuis la superficie du pont jusqu'à l'eau, l'on trouvera la même distance dépuis l'extremité du pont jusqu'au premier endroit où le mouvement aura cessé.

Cette demonstration doit servir pour toutes les choses cachées, il y a pourtant cette observation à faire à l'égard des sources qu'on ne peut discerner leur profődeur aussi juste qu'on vient de le marquer, dautant que l'eau qui passe sous un pont est resserrée & limitée par les extremités de l'arcade, mais celle des sources, outre son canal ordinaire, imbibe & humecte de plus une partie de la terre qui est aux environs horsmis qu'elle ne soit dans le rocher de sorte que pour eviter de se tromper en ce cas, il faut toûjours augmenter la distance du piquet d'un pied, ou d'un pied & demi tout a-1 plus, suivant sa grandeur.

Pour plus de ſeureté l'on fait encor la même augmentation à l'égard de mines & des autres choſes cachées, non ſeulement parce qu'on ne marche jamais ſi juſte qu'on ne puiſſe bien ſe manquer de cet eſpace, ſoit en avançant trop, ou trop peu le pied ou le reſte du corps, ſoit auſſi parce que ſuivant que l'air eſt ſubtil, ou qu'il eſt épais, les particules des corps qui causẽt ce mouvement, ſe pouvant étendre, ou ſe tenir reſſerrées dans leurs limites, elles peuvent en s'étendant donner à la baguette un faux mouvement avant qu'on ſoit ſur la largeur, & ſans une grande experience, elles en font manquer le veritable endroit, & par conſequent celui de la profondeur que l'on ne tire que ſur les extremités de la largeur, & comme cet erreur ne peut être conſiderable parce que ces particules ne s'étendent pas fort loin, c'eſt ce qui nous a porté de dire que pour éviter de ſe tromper, il faut tout au plus ajoûter un pied & demi. L'on a veu au chap. precedent lorſque

nous avons parlé de ceux à qui la baguette tourne dans l'approche de la chose cachée une marque que les parties qui s'exhalent des corps s'écartent de leur veritable situation, ainsi je ne m'étendray pas davantage à procurer la necessité de cette augmentation, d'un pied ou d'un pied & demi, suivant les endroits ou l'on doit creuser.

Il faut encor remarquer que la connoissance de la profondeur peut être interrompuë par quelque mine, quelque filon, quelque source ou quelque branche qui se trouve dans la distãce qui la doit marquer. Pour s'en éclaircir il faut faire son experience d'un autre côté, par exemple si depuis la source ou la mine que l'on a trouvé on a marché pour la profondeur & l'on s'est trouvé interrompu du côté du Soleil levãt, il faut revenir sur les pas. traverser la largeur du côté du couchant, marquer son extremité avec un piquet, & depuis cet endroit marcher lentement jusqu'à ce que l'immobilité de la baguette

nous faſſe connoître la profondeur & qu'elle ſoit confirmée par nôtre retour à la largeur ſans aucune interruption; que ſi nous en trouvons encor de ce côté, côme ce ne peuvent être que des branches d'une même ſource, ou des veines d'une même mine qui ſont ſeparées, ſi le lieu le permet il en faut ſuivre une en remontant, juſqu'à ce que nous ayons trouvé la ſource ou le tronc, ou ces deux filons, ou bien ces deux branches, ſe trouvans réünies, nous y pouvons ſans obſtacle trouver la veritable profondeur en la maniere que deſſus.

Mais ſi le lieu ne nous permet pas de ſuivre ces branches, comme apparemment elles ſont de même profondeur, nous ne la pouvons trouver qu'en plantant le premier piquet à l'extremité de la largeur de l'une de celles qui ſont aux extremités, & le ſecond à l'endroit ou ceſſera le mouvement de la baguette, & aprés en avoir fait autant vers celle qui eſt à l'autre extremité. Si les deux diſtances de profondeur

ſe trouvent égales, il faut conclurre que cette égalité en eſt la veritable marque:mais s'il y avoit quelque diſproportion au de là d'un pied elle ne peut être cauſée que par quelqu'autre ſource, ou quelqu'autre branche dans l'entredeux. Ce que l'on doit bien verifier, pour tâcher de ramaſſer toute la ſource & ſes branches;autremẽt l'on peut comme il arrive ſouvent ne prendre qu'une branche & laiſſer la veritable ſource plus profond, & rompre par là les meſures qu'on avoit priſes de la faire fluer à proportion de la pente que pourroit avoir cette branche.

Voilà le ſeul moyen pour connoître la profondeur dans les endroits ou la connoiſſance en eſt interrompuë par des branches de ſource ou par des filons de mine, que ſi cette interruption vient de quelqu'autre choſe de caché, comme métal, limite, &c. Il faut ſe tirer plus haut ou plus bas de l'eſpace qui l'a renferme, & aprés l'on aura un champ libre pour trouver encor

la profondeur. En un mot pour bien s'éclaircir de la profondeur d'une ſource ou d'une mine il faut neceſſairement repaſſer quatre fois ſa largeur ſçavoir une fois de chaque côté de la ſource ſur le travers en s'en éloignant, & une autre fois auſſi de châque côté ſur le travers en s'en approchant, pour découvrir ſi quelqu'autre branche, ou quelqu'autre choſe cachée ne nous interrompent point la découverte de la profondeur.

L'on doit encor obſerver à l'égard de la profondeur des mines que ſuivant que les veines, ou les filons vont à fil droit, ou qu'elles ſuivent les veines de la terre ou les fentes du rocher qui leur ſont propres, elle eſt beaucoup moindre en de certains endroits qu'en d'autres. Par exemple une mine dont le tronc ſera dans une montagne, & dont les veines iront à fil droit ſera beaucoup moins profonde dans les deux pentes de la montagne, qu'au ſommet, & au contraire, celle qui ſuit les

veines de la terre, ou les fentes du rocher, le ſera beaucoup moins dans le ſommet, qu'aux deux extremités de la montagne, ſuivant la diſpoſition deſdites veines ; ce qu'on doit encor ſoigneuſement obſerver en ſuivant le filon, afin de découvrir par ce moyen les autres branches en cas qu'il y en ait, & d'éviter l'exceſſive depenſe en creuſant dans les endroits qu'on jugera les plus commodes, & où l'on la trouvera plus large & plus abondante.

Quand à la profondeur des metaux & autres choſes cachées, il ſuffit de trouver l'eſpace qu'elles occupent, comme il n'y a n'y veine n'y filon à ſuivre, d'abord qu'on a trouvé le lieu du mouvement. On la peut verifier par quatre endroits differents, c'eſt-à-dire des deux extremités de la longueur, & des deux de la largeur, & aprés avoir planté un picquet au chacun de ces quatre endroits l'on les doit doubler au chacun lorſque le mouvement

contraire cessera, & s'ils se trouvent tous, dans l'espace qui doit marquer la profondeur, à peu prés d'une égale distance, l'on peut s'assurer à un pied, ou un pied & demy prés, que la chose cachée est dans cette même distance de profondeur.

S'il y a dans terre plusieurs choses cachées dans un même espace, mais plus profond les unes que les autres, il faudra prendre la distance de la profondeur la plus éloignée, parce qu'en creusant, on les trouvera successivement les unes aprés les autres, autrement l'on cesseroit de creuser d'abord à la premiere espece qu'on trouveroit croyant qu'il n'y en a pas d'avantage, & l'on pourroit laisser les autres especes dessous, ou plus profond.

Les preceptes que je viens d'avancer sont certains & si quelqu'un veut creuser dans quelque endroit où il croira d'avoir découvert quelque chose, pour s'en éclaircir, il peut avant que de

creuser cacher quelques metaux, ou quelqu'autre chose de cette nature sous une voute en deux differents endroits ; & aprés en faire l'essay par luy ou par quelqu'autre, & il verra qu'il pourra distinguer les especes, en observant tout ce que j'ay dit , la longueur, & la largeur qu'elles occupent de même que la profondeur ; mais il doit prendre garde que dans ces voutes ou sous elles , il n'y ait quelque fer ou quelqu'autre metal attaché, parce qu'on voit bien que cela n'auroit à son experience, à moins qu'il ne fit aussi toucher à la baguette du fer ou de cet autre metal.

CHAPITRE IX.

Si l'on peut connoître au vray, la grosseur des sources ou des mines.

PResque tous ceux qui se mêlent de faire tourner la baguette, & qui pretendent avoir quelque connoissance de son mouvement, s'imaginent de pouvoir découvrir à

peu prés la grosseur d'une source ou la grandeur d'une mine par la rapidité, ou par la lenteur de son mouvement,ils croyent qu'aux endroits ou ils le trouvent plus prompt, & ou elle force davantage, la source, ou la mine y sont plus abondantes,& que quand il est presque imperceptible, c'est une marque de leur petitesse,& de leur sterilité.

Ces principes sont certains, mais il ne sont pas concluans, je veux dire qu'ils ne sont pas suffisans pour découvrir au juste la quantité d'une source ou d'une mine, je conviens qu'il y a des endroits ou le mouvement est plus lent qu'en d'autres,qu'il y en a encor où la baguette tourne malgré la resistance que nous nous pouvons faire en la serrant pour l'arrêter, & qu'il y en a d'autres où l'on l'arrête facilement pourveu qu'on la serre un peu plus qu'à l'ordinaire, mais cela ne peut jamais servir pour nous faire connoître la veritable quantité des

choses cachées. Nous pouvõs bien à vûë d'œil par la connoissance du terrein, qui sera dans un rocher, ou dans un lieu marécageux, juger que la source sera ou plus, ou moins abondante; mais cela sert moins à nous indiquer la veritable quantité qu'une difference du plus au moins suivant que ce mouvement est plus ou moins rapide.

En un mot tout ce dont on peut juger, c'est qu'il y a une certaine mesure ou quantité de matiere jusqu'à laquelle le mouvement est toûjours lent, & qu'au delà de cette mesure il y en a une autre qui le rend par tout également rapide. mais cela ne conclud rien pour la quantité, dautant que d'abord que le mouvement a atteint sa rapidité nous connoissons moins sa quantité que sa violence, de même que lors qu'il est lét nous connoissons moins sa mesure que sa léteur.

Tout ce qui peut fortifier cette opiniõ, c'est que la matiere se trouvant en petite quantité ne peut produire que peu de parties subti-

les, que ce peu de parties ne peut jamais produire une si grande impression que lorsqu'il s'en exhale beaucoup d'une matiere abondante Nous pouvons donc juger de la force de cette impression par rapport de l'une à l'autre, mais nous ne pouvons jamais connoître le plus ou le moins de la legereté non plus que de la rapidité, parce que ces parties subtiles étans comme imperceptibles à nos sens, nous ne pouvons jamais au juste conoître le degré de l'impression quelles leur donnent, cette connoissance est reservée pour celuy seul qui est est le maître des corps & des esprits.

Par exemple si nous passons sur une source de la grosseur d'un doigt ou d'un pouce, nous sentirōs un mouvemēt lent, non seulement par le peu d'esprits qui peuvent être dans un si petit espace, mais aussi par la contrarieté qui se fait du mouvement de la largeur avec celuy de la profondeur, comme le passage de l'un à l'autre est im-

perceptible le premier des deux mouvements l'est aussi, & est arrêté en quelque façon par le dernier, où la baguette le trouve avant qu'on ait à peine remarqué le premier : Mais si nous passons sur une source comme la jambe, ou comme le bras, il y a assés d'espace pour s'appercevoir du mouvement de la largeur sans qu'il se confonde avec celui de la profondeur, & nous avons peine d'y arrêter le mouvement de la baguette, de même que si nous passons sur une riviere ou sur un fleuve, l'on en peut faire l'experience en passant sur le pont d'une riviere à porter batteau, ou sur celuy d'un aqueduc ou d'un ruisseau qui fait tourner un moulin, & l'on y trouvera par tout un mouvement également rapide.

L'on peut encor faire une demonstration qui prouve qu'on ne connoît point au juste la quantité des metaux, si l'on cache, par exemple, cinq Loüis d'or en un endroit, & quinze en l'autre, lors

qu'on portera la baguette sur le chacun de ces deux endroits, elle y forcera également sans qu'on la puisse arrêter, bien que la matiere d'un côté excede des deux tiers celle de l'autre.

Ce qui me porte à conclurre qu'on ne peut jamais connoître au vray le degré de la quantité des choses cachées, de même que celuy de l'impression que nos esprits ont receuë, & qu'au moment que la baguette à atteint un degré de violence sur une source ou sur un metal, nous connoissons moins la quantité de ceux-cy que la violence de celle-là, de même qu'au momẽt qu'elle en a atteint un de lenteur, nous connoissons plûtôt sa lenteur que la mesure de la chose qui la cause.

CHAPITRE X.

De la maniere de découvrir les limites & les chemins ou sentiers.

CE n'est pas sans raison que les Payens qui se formoient des

Dieux ſuivant leurs neceſſités en avoient choiſi un pour les limites, qu'ils appelloient le Dieu Terme. Il paroît quelque choſe de ſi divin en leur plantement & en leur conſervation, la maniere de les découvrir eſt ſi ſurprenante, qu'il ſemble d'abord que l'eſprit humain manque de forces pour s'élever à la penetration des cauſes qui peuvent produire des effets ſi extraordinaire. En effet qui pourroit croire ſi l'experience journaliere ne nous l'apprenoit, que la baguette tourne ſur les limites de même que ſur les ſources & ſur les metaux ; & qu'un eſpace qui de ſoy ne pouvoit donner aucune impreſſion, d'abord que par la main ou par la deſtination de l'homme elle aura changé de lieu, & ſera plantée pour ſeparer ou pour borner les fonds de deux particuliers, cette même pierre ſemble s'animer de même que l'eſpace qu'elle occupe en longueur, & acquiert par cette deſtination ou

ce plantement une vertu & une qualité qu'elle n'avoit pas auparavant. Cependant cela est certain & en attendant d'en rapporter en quelqu'autre endroit la raison naturelle, nous établirons en celuy-cy selon que l'experience nous l'a appris, les maximes que nous devons tenir pour decouvrir les limites cachées, leur profondeur & le lieu ou elles doivent être, quand par le dol des proprietaires elles auroient été transplantées.

La premiere maxime qu'on doit observer pour la découverte des limites, c'est qu'en tenant la baguette couchée, ou à demi couchée, elle tourne au moment que nous sommes sur la limite, & sur toute l'espace entre deux qui sert de separation dépuis une limite jusqu'à l'autre, quand même il n'y auroit aucune trace pour la marquer. Mais il faut observer, que le mouvement qui se donne sur la limite ou sur

ſur la largeur de la ſeparation eſt different de celui qui ſe donne ſur la longueur. Sur la limite ou ſur la largeur, elle tourne toûjours en baiſſant, & ſur la longueur toûjours en remontant ſur l'eſtomac, comme ſi l'on ſuivoit une ſource ou un filon de mine.

La ſeconde c'eſt que la baguette tourne auſſi bien ſur la limite apparente que ſur la cachée, & non ſeulement ſur le lieu, où elle eſt, mais encor dans celui où elle devoit être au cas que l'on l'eût tranſplantée, de même que dans tout l'eſpace qu'elle devoit occuper en longueur, ce qui nous indique, & nous ſert à reconnoître le veritable lieu de la ſeparation, lorſque la limite à été changée ſans le commun conſentement des proprietaires.

La troiſiéme, c'eſt que de même que le métal arrête le mouvement pour le métal, le linge baigné pour l'eau, &c. de même auſſi une piece de limite, ſoit de celle que l'on cherche, ou d'une autre, pour-

veu qu'elle soit d'une veritable limite, ou quelque peu de la terre que l'on trouve dans l'espace de de la longueur des limites arrête le mouvement pour les limites, si on les fait toucher à la baguette. De sorte qu'au moment que la baguette tourne en quelque endroit, si l'eau, les métaux & les autres especes ne peuvent arrêter son mouvement, il lui faut faire toucher de la terre ou d'une pierre de limite, & si elle s'arrête conclurre avec certitude qu'il y a une limite dans cet espace, & quand on l'a découvert on peut ôter ce morceau de pierre ou de terre, & suivre sans obstacle la longueur ou la separation que la limite fait, par le mouvement que la baguette donnera en remontant contre l'estomac, & trouer le lieu de sa veritable situation par celui qu'elle y donnera en baissant contre terre.

Mais afin de ne point prendre le change dans les causes du mouvement, il faudra se precautionner

de faire toucher à la baguette des autres eſpeces,de crainte que s'en trouvant quelqu'une, comme il peut être dans l'eſpace de la limite elle ne nous fit faire une experience fautive,lorſque pour la reconnoître nous voudrons eſſayer ſi la pierre ou la terre de limite arrête le mouvement, & comme il y a plus de ſources que d'autres choſes en terre,il faudra donc par conſequent ſe precautionner principalement d'un linge baigné au bout de la baguette, de crainte que l'eau ne continuât le mouvement que la terre de limite arrêteroit, de même que l'on ſe precautionne de pierre, ou de terre de limite,lorſqu'on cherche une ſource, ou une mine le long des limites, de crainte que la limite ne continue le mouvement que l'eau ou le métal auront arrêté.

Il y a une quatriéme maxime qui eſt aſſez curieuſe pour découvrir au juſte la ſeparation de deux fonds, c'eſt que la baguette ne tourne jamais que ſur la veri-

table limite ou sur la veritable separation. Ainsi quand on a découvert l'endroit de la limite par le défaut de mouvement de la baguette en la touchant de la terre, ou d'une pierre de limite. L'on peut connoître si la limite est dans son lieu naturel, ou si l'on l'a changé. D'autant que si elle est veritablement dans l'endroit où la convention des parties la placée, la baguette tournera en baissant sur la limite, & en suite elle tournera en remontant, pendant tout l'espace de la longueur jusqu'à l'autre limite; mais si elle n'est pas dans son lieu, elle ne tournera en baissant que sur la limite, & sera sans mouvemẽt pendant tout l'espace de la fausse longueur jusqu'à l'autre limite, quand même il y auroit une trace entredeux, & lors qu'elle passera sur la veritable longueur, c'est à dire sur le lieu qui devoit faire la veritable separation par le premier plantement de limites & par la convention des parties, elle tournera en

baiſſant lorſque l'on traverſera cette longueur, & en remontant contre l'eſtomac lorſque l'on la ſuivra. Et l'on ne pourra l'arrêter qu'en lui faiſant toucher de la terre de cet endroit, ou une pierre de limite. Ce qui nous marque au juſte le veritable endroit de la limite ou ſeparation, d'autant mieux qu'une pierre indifferente, ou de la terre qui en eſt à deux ou trois pieds, ou de celle de la fauſſe ſeparation ne pourront point arrêter le mouvement, comme une pierre de limite ou de la terre de cet endroit.

L'on peut faire la preuve de ces verités ſur les limites connuës, & comme nous avons dit cy-deſſus que non ſeulement la terre ou un morceau de pierre de la limite qu'on cherche arrête le mouvement, mais encor un morceau d'une veritable limite de quelque endroit qu'elle ſoit, nous pouvons encor nous ſervir de cet eſſay ſur les limites apparentes pour diſtinguer les veritables d'avec les fauſ-

ſes,dautant que ſur les premieres la baguette tourne,& ſon mouvement ne peut être arrêté, qu'en lui faiſant toucher une pierre ou de la terre de limite, mais ſur la fauſſe elle ne tourne jamais ſoit qu'elle touche ces choſes, ou qu'elle ne les touche pas.

Ce qui nous doit en paſſant faire admirer la Divine providence, & la bonté du Dieu de paix, qui par une ſageſſe incomprehenſible a imprimé juſqu'aux moindres choſes de la nature des marques du principal éloge qu'il porte,& des ſignes ſi certains pour la conſerver entre les hommes,qu'il n'eſt pas en leur pouvoir de changer une limite ſans qu'on ne le connoiſſe par ce que nous avons dit cy-deſſus, & comme leur precautions ſont inutiles contre ce ce qui a été ſi ſaintement établi,ſi l'un d'eux ſçachant que la baguette tourne ſur une veritable pierre de limite de quelque nature qu'elle ſoit en avoit arraché une de quelque endroit pour la

tranſplanter au lieu qu'il voudroit uſurper, ſa fourberie ſe connoîtroit en ce que la baguette donneroit veritablement du mouvement ſur cette limite, mais elle n'en donneroit pas ſur la ſeparation, ou ſur la longueur qu'elle doit marquer d'une limite à l'autre.

Ce que nous venons de dire eſt plus que ſuffiſant pour nous apprendre à trouver les limites, & l'on n'y peut rien ajoûter, ſi ce n'eſt que lors qu'elles ſont couvertes leur profondeur ſe découvre de méme maniere que celles des ſources & des mines, & qu'aprés avoir traverſé la largeur des limites, le mouvement contraire de la baguette ceſſe à la diſtance de leur profondeur de même qu'à celle des ſources & des mines.

La même Providence qui a donné le moyen de connoître les limites pour conſerver la paix entre les hommes; nous a auſſi donné celui de connoître les chemins qui ſervent à leur communica

munication & à leur ſocieté par les mêmes maximes, je veux dire que la baguette tourne en baiſſant quand on les traverſe, ſoit que ce ſoit des grands chemins ou des ſentiers, & en remontāt lorſqu'on ſuit leur longueur, & l'on ne peut de même l'arrêter qu'en lui faiſant toucher un peu de la terre du même chemin, ce qu'on doit exactement obſerver, pour ne pas nous tromper, lorſque nous cherchons quelque ſource, quelque mine, ou quelque métal dans un chemin, dautant que ſi l'eau ou le métal, ou les autres eſpeces n'arrêtent pas la baguette, il faut lui faire toucher un peu de la terre du chemin, pour ſçavoir, ſi ce n'eſt point ce qui cauſe la continuation de ce mouvement.

CHAPITRE XI.

Des diverſes cauſes du mouvement de la baguette.

LE mouvement de la baguette à quelque choſe de ſi extraor-

dinaire & de si surprenant, que l'on ne doit pas s'étonner si l'on raisonne si differemment sur les causes qui le peuvent produire, les uns l'attribuent à la simpathie, & sans nous apprendre ce que c'est, ils expliquent une difficulté par une plus grande, & nous plongent dans l'embarras plûtôt que de nous en tirer. Les autres le traitent de chimere, & contre ce que l'experience nous enseigne continuellement, ils disent qu'il est faux, & qu'il consiste moins en une action naturelle qu'en une souplesse, ou une volubilité de mains.

Enfin il y en a d'autres qui manquant plûtôt de penetration que de connoissance dans les causes physiques & naturelles, attribuent au sortilege & aux esprits de l'air tout ce qui est au dessus de leur porté ; & sans considerer que ce n'est pas un moindre peché d'accuser d'imperfection l'ouvrage du grand Architecte, que de recourir sans necessité aux intelligences spirituelles pour suppleer à ces

pretenduës imperfections. Ils recourent à des esprits dont ils defendent eux mêmes l'accés,& cóme la connoissance en est encor plus difficile que celle de ce qu'ils negligent de sçavoir, ils peuvent sans peine leur attribuer toutes les fonctions dont ils ont besoin pour soûtenir leur opinion,& à la faveur des diverses operations qu'ils leur dónent se tirer de l'embarras ou leur negligēce les à mis.
Sur ce principe ils disent d'abord que ce mouvement est surnaturel & sans examiner,qu'il est toûjours égal,que son effet ne varie point, & que l'Aymāt n'attire pas mieux le fer, les choses pesantes ne tendent pas mieux en bas, ni les legeres en haut, que la baguette tourne lors que l'on est sur une source, ou sur une mine, ils soûtiennent hardiment qu'il faut que le diable s'en mêle, & quoy qu'il soit la plus malheureuse de toutes les creatures ; ils luy font l'honneur de luy attribuer un effet qui n'est que l'ouvrage de la Divinité.

D'ailleurs il n'eſt perſonne qui ne convienne que les operations des eſprits dépendans d'une volonté muable ſont inconſtantes & ſujettes au changement comme elle. Et comme ils agiſſent plûtôt par caprice que par neceſſité, leurs operations ſont toûjours diverſes, ce qu'on ne trouve jamais en celles de la nature, l'Aymant a toûjours attiré le fer, le feu a toûjours tendu en haut, la terre a toûjours tendu en bas, & la baguette a toûjours tourné lorſqu'on l'a porté ſur des matieres propres à luy cauſer du mouvement.

Je ſoûtiens donc que le mouvement de la baguette n'a rien où les cauſes phyſiques ne puiſſent atteindre, & ſi l'on les veut penetrer ſans prevention d'une opiniõ qu'on à d'abord avancé ſans en prevoir les conſequences, ou ſans ſe vouloir ſauver à la faveur du peu de connoiſſance des cauſes ſurnaturelles. L'on découvrira trois choſes. La premiere que ſi .. mouvement ſe faiſoit par les

eſprits de l'air,ce ne pourroit être qu'en vertu d'un pacte exprés ou tacite.Cette baguette tourne à des enfans , a des gens ſi pieux qu'on ne peut ſans crime les accuſer d'avoir fait un pacte exprés.On peut encor moins les accuſer du tacite, parce qu'en y renonçant de tout leur cœur,comme ils feroient ſans doute entant que de beſoin, il reſteroit ſans effet,& le mouvement de la baguette ceſſeroit , ce qu'il ne fait jamais , ſoit qu'ils y renoncent ou non.

La ſeconde,c'eſt que ſi le demon s'en mêloit , la baguette tourneroit à tous les hommes,parce qu'il n'y a point de raiſon qui d'eût l'obliger de preferer les uns aux autres, & cependant nous voyons qu'il y a plus de la majeure partie voire des trois quarts à qui elle ne produit point cet effet.

La troiſiéme choſe que l'on découvrira , c'eſt qu'il n'y a rien d'imparfait dans la Nature , que tous les corps ont des moyens ou des ſignes exterieurs qui les font

connoître interieuremẽt,la feüille & l'ecorce de l'arbre sont les marques de son espece,la fleur l'est du fruit qu'il doit porter, & les rameaux & le tronc le sont des racines qui sont cachées, toutes ces differentes choses étant portées aux sens exterieurs de l'homme par les especes qui en emanent lui servent subordinement pour les lui faire distinguer, de même que l'impressiõ que ses sens interieurs reçoivent pour les choses cachées, lui sert pour les lui faire connoître par le mouvement de la baguette. Ces deux connoissances n'ont pas une sensation plus surnaturelle l'une que l'autre, & à moins que d'attribuer encor aux esprits de l'air, celle que nous avons des plantes & des autres corps de la Nature, l'on ne peut point leur donner la direction de celle que nous recevons par le mouvement de la baguette.

Pour bien éclaircir cette verité, il faut poser quelques fondemens qu'en saine Philosophie l'on ne

contestera pas. Le premier c'est qu'il émane ou il s'exhale generalement de tous les corps quelques particules subtiles qu'on pourroit à bon droit appeller esprits, si elles ne venoient de la matiere. Les substances corporelles n'auroient pas besoin d'alimens pour l'entretien de leur individu, s'il ne leur falloit éviter leur ruine totale en reparant les brêches qu'elles reçoivent de cette continuelle émanation. Sans ces particules les vapeurs ou les exhalaisons ne pourroient se former, le miroir ne refléchiroit aucunes especes, la lumiere ne se communiqueroit pas à nos yeux. L'odeur des fleurs ne se porteroit pas à nôtre odorat, le chien ne découvriroit pas le frais du gibier, la piste de sõ maître, ou ne choisiroit pas une pierre qu'il aura jetté dans un monceau d'autres, ou dans l'eau. Enfin ce n'est que par ces particules que les plantes attirent leur nourriture, l'ambre la paille, la cire d'Espagne le fêtu, l'Aymant le fer, & que nous distinguons les especes

vent, ou par quelque autre corps ſont dites être dans le repos.

Le troiſiéme que ce repos n'eſt jamais troublé que par l'interjectiõ d'un autre corps, qui venant à ſe mêler parmi elles, reçoit la communication de leur eſpece par leur agitation ou par l'impreſſion qu'elles lui donnent en ſe joignant à lui. C'eſt ainſi que ceux qui vont ſur les eaux ſentent l'humidité, & s'humectent en quelque façon, par les particules d'eau qui les entourent. C'eſt encor ainſi que celui qui marche dans un endroit ſec, ſterile, & rempli de ſoufre ou de quelqu'autre mineral, ſentira le ſoufre, le bitume, ou quelqu'autre choſe de brûlé par l'attouchement, ou par la jonction des particules ſubtiles qui s'exhalent de ces corps. Enfin c'eſt encor ainſi que nos cheveux ſe dreſſent, & que nous avons horreur lorſque nous paſſons dans un endroit ou un homme aura été tué, ou bien, ou ſon cadavre aura été enterré.

En quatriéme lieu il faut obſer-

ver que des agitations qui arrivent à ces particules, les unes sont ordinaires par la simple interposition des corps, les autres extraordinaires qui procedent de la separation de ces particules d'avec leur commune matrice, ou d'avec la matiere dõt elles sont émanées. La premiere de ces agitations est legere & ne produit que le simple sentiment, la seconde est violente & est beaucoup plus sensible. Le feu n'agit jamais avec plus de violence que lors qu'en le soufflant on le veut separer de son aliment. Un torrent n'est jamais plus impetueux n'y plus rapide, que lors qu'on oppose des digues & des barrieres à son passage: les choses pesantes ne tendent jamais plus violemment en bas que lorsqu'elles sont les plus élevées, n'y les legeres en haut que lors qu'elles sont le plus abaissées : de de même ces particules ne tendent jamais mieux à leur centre ou à se réünir à cette commune matrice, que lors qu'elles en sont le plus separées, & leur impression n'est ja-

mais plus violente que lorſqu'elles ſe roidiſſent pour y retourner.

De tous ces principes l'on en recueille un cinquiéme, c'eſt que la ſenſation, ou la diſtinctionque nous faiſons des eſpeces ne ſe fait que par l'impreſſion que le ſang reçoit de ces particules, ou par le rapport que lui font celles qui ſont émanées de nous, de la rencontre qu'elles ont fait de celles des autres eſpeces. Et voici comment ces particules étrangeres touchant celles qui s'émanent de nous, & les repouſſans leur impriment leur mouvement, & ſe joignant à elles vont emporter la diſtinction à nôtre imaginative par la difference qu'elle trouve en leur mouvement.

Il eſt donc conſtant que c'eſt par le mouvement de ces corps ſubtils, & par l'impreſſion que leur attouchement donnent à ceux qui émanent de nous que la ſenſation, ou la diſtinction des eſpeces ſe fait, que l'imagination les reconnoît ſuivant la maniere dont elle eſt frapée par ces particules, & que pour lui en

donner la connoiſſance, il faut neceſſairement que la communicatiõ ou l'attouchement de deux corps opposés lui donne ou lui imprime un mouvement ſpecifique ; il n'eſt perſonne qui ne convienne que ces principes ſont naturels. On peut les croire ſans mendier le ſecours des intelligences ſpirituelles pour faire ces operations. L'on croira de même que c'eſt de cette maniere que l'on connoît l'eſpece d'un arbre par les particules ſubtiles de la fleur, de ſa feüille & de ſon écorce, & que nous jugeons que ſes racines ſont cachées par les rameaux & le tronc qui ſont deſſus. Et enfin qu'il y a quelque choſe de caché en terre par l'impreſſion que donnent les particules qui ſont deſſus.

Voici comme je l'établis, lorſque nous marchons dans quelque endroit oû il y a quelque choſe cachée, l'impreſſion que nos parties ſubtiles recoivent de celles qui occupent l'eſpace de la ſuperficie des mines, des ſources, des métaux, &c. oblige celles qui ſon émanées de

nos corps à rentrer tumultuairement dans nôtre ſang, pour en faire ſuivant la coûtume le rapport à l'imagination par la difference du mouvement. Pourquoi ne voudra t'on pas qu'à meſure que ces particules r'entrent tumultuairement dans le corps de l'homme pour y marquer leur impreſſion, elles en en faſſent ſortir à même-tems d'autres dont elles prennent la place, qui s'inſinuans par les pôres dans la baguette lui communiquent le mouvement qu'elles viennent de recevoir. C'eſt là, la veritable cauſe de ce mouvement, c'eſt de ce choc, ou de cette impreſſion qui dure autant que l'on occupe l'eſpace de ces corps heterogenes que vient le tournoyement de la baguette.

Et l'on peut dire hardiment que de même que l'émotion ou l'abbaiſſement de nôtre pouls marque les differentes paſſions dont nôtre ſang eſt affecté, le mouvement de la baguette eſt comme un ſecond pouls qui marque l'agitation que nos eſprits ont receuë par le choc des Etrangers.

Et si nous voyons ordinairement que de certaines maladies se communiquent pour avoir bû dans un même verre, ou par le simple attouchement, la fureur d'un enragé par sa bâve ou par sa morsure, l'amour de même que le mal des yeux par un regard fixe, qu'il y à méme des animaux & de certaines personnes qui infe-ctent de certains objets de leurs regards, pourquoy ne voudra-t'on pas aussi que par l'attouchement de l'homme à la baguette il luy communique l'impression que son sang vient de recevoir par le choc des particules de la chose cachée.

L'on me demandera sans doûte deux choses, la premiere, d'où viẽt que ces particules qui entrent dãs le corps & qui impriment le mouvement à la baguette ne se font pas connoître à l'imagination lors que l'espece est cachée de même lors qu'elle est apparente, par exemple pourquoy les especes de l'or cachée ne le font pas

connoître à nôtre imagination par la difference de leur mouvement, de même que lors qu'il est découvert.

Le nœud de cette objection se resoud par les principes que nous avons posé cy-dessus, dautant que lors que l'espece est apparente elle frappe le sens exterieur d'un mouvement ordinaire, ou naturel, qui en fait à son accoûtumée le rapport au sens interieur ; qui le connoît par ce rapport, mais lorsque l'espece est cachée, comme les particules qui en émanent, ne frapent plus le sens exterieur; & ne donnent à l'interieur qu'un mouvement extraordinaire ou contraire au naturel, il s'ensuit qu'elles ne peuvent plus porter par ce mouvement la distinction de l'espece qui les produit. Comme par exemple, supposé que le mouvement ordinaire fut en haut ou oblique, l'extraordinaire se trouvant en bas, ou vers la chose cachée, à laquelle ces particules tendent à se reünir, cette con-

trarieté de mouvement l'empêche de produire le même effet.

En un mot lorſque l'eſpece eſt apparente les particules ſubtiles qui en émanent n'ayant que leur mouvement ordinaire , l'imagination les peut facilement diſtinguer par le rapport du ſens exterieur qui en eſt frapé, mais lors qu'elle eſt cachée, le mouvement de ces particules étant changé par l'interjection du corps qui les couvre , & d'ordinaire qu'il étoit devenu extraordinaire ou contraire au naturel il n'affecte plus de même le ſens exterieur; & s'il affecte l'interieur , c'eſt un mouvement qui luy eſt inconnu, comme procedant d'un truchement étranger dont il n'entend pas le language.

La ſeconde objection qu'on me fera, c'eſt pourquoy cette impreſſion ne produit pas le même effet envers tous les hommes, ou pourquoy la baguette ne leur tourne pas à tous également.

Je répons à cela que de la même

maniere qu'il y a des terres naturellement steriles, & d'autres naturellement abondantes suivant les defferends aspects du soleil ou des autres planettes,des airs sains ou mal sains suivant qu'ils sont remplis de ces particules conformes ou contraires à la temperature des corps qui y sont soûmis; & des airs purs ou impurs suivant qu'ils sont chargés, & hors de la sphere de ces differentes particules, de même il y a des corps qui abondent en ces parties subtiles, & d'autres qui en ont à peine pour leur suffisance, par-dessus cela, il y en a qui les ont plus actives les uns que les autres, & qui ont les pores extremement ouverts, d'autres qui les ont fort resserrés. Ceux qui sont nés sous de certains signes ou de certaines planettes, peuvent avoir de ces particules si abondantes & si actives, & les pores si ouverts qu'étans repoussées par les étrangeres il faut necessairement qu'elles sortent par les pores pour fai-

re place à celles qui entrent dans nôtre corps quand nous respirons, dautant que le vaisseau étant rempli elles ne pourroient rester n'y les unes n'y les autres, & la facilité ou l'impetuosité avec laquelle elles sortent communique ou imprime leur mouvement à la baguette, mais ceux qui ont les pôres plus resserrés, ou qui n'ont ces particules, n'y si abondantes, n'y si actives qu'il n'y en puisse bien entrer d'autres sans obliger de celles qui y sont de sortir pour leur faire place, ne peuvent imprimer à la baguette le mouvement qu'elles ont receu, parce que celles du dehors n'ont pas une agitation si forte que celles du dedans, ou ne s'en ressentent pas.

Voilà donc l'effet que produisent la planette ou le signe, c'est qu'aux uns ils ouvrent les pôres, & leur donnent une si grande abondance de ces particules les plus actives, qu'à la moindre impression elles en sortent pour faire

place à celles qui y ſont envoyées par les corps étrangers, & aux autres, où elles donnent moins d'activité à leurs parties ſubtiles, ou moins d'abondance, ou leur renferment tellement les pôres que cette tranſpiratió ne ſe peut faire, ou ſi les pôres ſont tortus, ils font que le mouvement n'eſt pas regulier, mais toûjours en remontant contre l'eſtomac, ou toûjours en baiſſant contre terre.

De là vient encore qu'il y en a qui ont ce mouvement pour toutes les choſes cachées, & d'autres ſeulement pour quelques-unes, parce que s'ils ont les pôres bien droits & bien ouverts, cette abondance ou cette plenitude de particules, avec l'activité requiſe, la baguette leur tournera ſans doûte ſur toutes les eſpeces, mais s'ils n'ont qu'une plenitude d'eſprits avec les pôres reſſerrés, cela ne leur donnera du mouvement que pour ce qui fera l'impreſſion plus forte, ou qui s'accommodera le plus à leur temperemment, & ain-

si a proportion que l'activité, ou la plenitude manqueront à ces particules, ou que les pôres seront plus ouverts ou plus resserrés.

Je tire donc hardiment cette conclusion que sans avoir recours aux intelligences spirituelles, l'on peut tenir pour certain que le mouvement de la baguette est physique, qu'il ne procede que d'une cause physique ; à sçavoir de nos particules qui s'emanans de nous, sur le choc qu'elles reçoivent des étrangeres, communiquent à la baguette l'impression qu'elles en ont receuë.

CAPITRE XII.

Resolution de quelques doûtes sur les causes du mouvement de la Baguette.

LA verité la plus pûre n'est jamais sans contestation, & c'est ordinairement dans la dispute, & dans l'opposition qu'elle brille & qu'elle paroît avec plus d'é-

clat;les principes que nous avons établis dans le chapitre precedant sont certains ; mais ils ne sont pas sans quelques difficultés,nous tâcherons de les resoudre en celuy-cy, & de les mettre comme dans un nouveau jour, par l'opposition des raisons contraires,

Il y a peu de personnes qui contestent l'emanation des corps subtils, & qui ne conviennent qu'ils donnent quelque impression à nos sens:mais ils ne peuvent comprendre comment par cette impression nous pouvons connoître l'espace ou la largeur des choses cachées, leur profondeur distinguer les differentes especes,connoître la chose derobée, le criminel, ny les limites, &c. voicy donc les raisons sur lesquelles ils le peuvent concevoir comme nous.

J'ay établi pour principe qu'au moment que l'on passe sur la largeur de la chose cachée,la baguette dõne un mouvemét en baissant.

La penetration de la cause n'en est pas difficile, les parties subti-

les qui excitent ce mouvement êtans séparés de leur centre,ou de leur commune matrice se poussent & tendent ordinairement contre elle pour tâcher de s'y reünir , & étans rencontrées par celles de l'homme qui les traverse à mesure qu'il entre dans l'espace qu'elles occupent , elles leur impriment le même mouvement que celles-ci communiquent aprés à la baguette , & comme leur mouvement est en bas ou vers la chose cachée,elles le luy font faire de même , & luy donnent la même inflexion au bout , ou se reünissans , comme il a été des cy-devant, elles ont par consequent plus de force en cet endroit pour le marquer.

D'où l'on découvre en mêmetems la cause de la rapidité ou de la lenteur de ce mouvement,dautant qu'aux endroits où il y a le plus de matiere , se faisant un plus grand choc & un plus grand envoy de ces parties subtiles ; elles causent par consequent un mouvement plus rapide que quand

il n'y en a que tres-peu.

Un petit ruiſſeau n'a jamais tant de rapidité, n'y tant d'impetuoſité qu'un torrent, & l'on éteint plus facilement une petite lumiere qu'ũ incendie. L'on ne doit donc pas s'étonner ſi l'on juge de l'endroit de l'abondance d'une ſource, & de celuy qui n'en eſt qu'imbibé, parce que ce qui vient d'être dit, fait voir comment ce dernier doit donner un mouvement plus lent que le premier.

Le fondement que j'ay poſé à l'égard de la profondeur, & qu'elle eſt marquée par le mouvement que la baguette donne en remontant contre l'eſtomac, depuis la largeur juſqu'à ce que le mouvement ceſſe, & qu'aprés avoir ceſſé, ſi l'on avance un pas, elle donne un contraire mouvemẽt en bas.

Les cauſes de ces effets ſont à peu-prés ſemblables à celles du precedant parce que les particules ſubtiles qui les produiſent étans entrainées par le corps qui les à traverſé) au delà de l'eſpa-

ce qu'elles occupoient, elles prennent un mouvement en arriere pour revenir au lieu d'où l'on les a tiré, & donnent par consequent le même aux particules de l'homme, & successivement à la baguette qu'elles font aussi tourner en arriere. C'est à-dire en remontant contre l'estomac; & comme ces particules ne peuvent agir au delà de la sphere de leur activité. Cette sphere ne s'étendant qu'à la distance du corps intermediaire, c'est-à-dire par exemple la terre qui les separe, leur mouvement cessant dans cet intervale, l'on connoît par consequent la distance de la profondeur.

La solution de cette difficulté sert encor à nous montrer d'où vient que ces particules donnent le même mouvement lorsque l'on remonte une source ou une mine, parce que ces corps subtils suivans la pente de celui d'où ils émanent, dans lequel ils concourent & fluët perpetuellement d'une extremité à l'autre, étans arrêtés & agités par

par le corps qui s'oppose à leur passage, & qui les traverse, font un mouvement circulaire autour de lui pour reprendre leur pente naturelle, de méme que les parties de l'eau ou du feu qui sont arrêtées par un corps, & c'est ce qui cause un mouvement en arriere en remontant contre l'estomac, comme il a été dit ailleurs.

Il reste encor une difficulté au sujet de la profondeur, c'est d'où vient qu'aprés que le mouvement qui marque sa distance a cessé, si l'on avance encor un pas elle reprend un mouvement contraire, c'est-à-dire en baissant & qu'aprés, si l'on revient sur ses pas, elle n'en donne point du tout jusqu'à ce qu'on soit de nouveau entré dans la largeur.

Cette difficulté cessera quand on viendra à penser, que le défaut de mouvement qui arrive à la baguette à l'extremité de la distance de la profondeur, ne procede que de l'absence des particules subtiles qui le causoient, parce que s'é-

tans retirées, la baguette ne peut plus avoir le mouvement en arriere qu'elle recevoit de leur impression. Et si bien en outre-passant d'un pas l'endroit où ce mouvement a cessé, elle vient à en donner un contraire. Ce n'est pas pour avoir receu une nouvelle impression de particules differentes des premieres qui l'agitoient, mais plûtôt parce qu'il y en reste encor quelques-unes, qui n'ayans pû s'en retourner comme les autres, font tourner la baguette par le nouvel effort qu'elles font pour les réjoindre, & comme elles ne sont plus entrainées par la rapidité de leur mouvement en arriere, elles suivent, & font suivre à la baguette leur pente ordinaire qui est de tendre en bas.

L'on voit la demonstration de cette verité en ceux qui sortent d'un lieu plein d'une fumée épaisse, ou en ceux qui sortent de l'eau, ils entrainent avec eux une abondance de fumée ou d'eau, qui les suit pendant quelque espace, non

pas toutesfois tant que ces particules, parce qu'elle eſt plus peſante, mais du moins aſſés pour nous faire comprendre que quand la fumée ou l'eau qui accompagnoit le corps qui en ſortoit s'eſt retirée dans ſon lieu, ou dans ſon canal, il en reſte toûjours quelques parties, ou quelques gouttes attachées au corps, qui n'ayans pas ſi bien pû s'en depêtrer que les autres, ne tendent plus vers la maſſe que l'on a quitté, mais en haut, ou en bas ou elles vont ſucceſſivement ſuivant leur pente & leur inclination naturelle, & de même qu'aprés que cette eau s'eſt écoulée juſqu'à ce qu'on rejoigne la maſſe ou le courant de l'eau l'on ne ſent aucune humidité, parce qu'il ne reſte aucune partie d'eau ſur ſoy, de même auſſi lorſque l'on revient ſur la profondeur aprés s'en être éloignée de quelques pas, & qu'on la traverſe, la baguette ne donne aucun mouvement juſqu'à ce que l'on commence d'entrer dans la largeur, parce

que toutes ces particules s'étans entierement retirées, elles ne donnent aucune impression jusqu'à ce que l'on les ait réjoint dans le courant, c'est-à dire dans l'espace qu'elles occupent sur la largeur.

Quant à la distinction des especes j'ay établi pour principe qu'on les connoît en ce qu'au moment qu'on en fait toucher une à la baguette de même nature que la cachée son mouvement s'arrête. La cause de cet effet est aussi évidente que celle des precedens, parce que l'espece qui touche ou qui apparoît, attirant, ou reünissant à soy ces particules (qui par la separation totale de leur centre, ou de leur commune matrice étoient dans une agitation violente pour s'y reünir,) les met dans le repos & fait cesser leur agitation par leur réünion à l'espece de même nature qu'elles touchent en la baguette. C'est ainsi que le fer Aymanté qui naturellement se tourne toûjours du côté du pôle du Nord où est le centre de l'Ayman, arrête son

mouvement & ceſſe d'y tourner pour ſe ranger du côté,& ſe réünir à l'Ayman prochain qu'on luy preſente.

Le mouvement ou l'agitation extraordinaire que ces corps ſubtils reſſentoient par la ſeparation de leur centre étant ainſi arrété, il ne leur reſte que le naturel ou l'ordinaire qui de ſoi ne donnant point d'impreſſion, ou une fort legere comme étans dans leur repos, ou réünis à une matiere de la même, qualité, que celle dont ils étoient ſeparés. L'on ne doit point s'étonner que la baguette ne tourne point ſur l'eau, n'y ſur toutes les autres eſpeces apparẽtes parce que les particules de l'eau &c.étans dãs leur repos ne donnent aucune impreſſion au corps qu'elles environnent,ou ne luy en donnent qu'une ſi legere qu'elle eſt imperceptible comme nous l'avons dit.

Une preuve que ces particules ne donnent plus d'impreſſion lorſqu'elles ſont au lieu de leur repos c'eſt que leur activité ne procede

que de la violence qu'elles ressentent lors qu'ells en sont separées. Nous ne sentons point l'odeur d'une fleur si nous n'attirons ses particules en respirant,il faut que nôtre respiration les entraine avec violence à nôtre odorat, un chien ne trouvera point le frais du gibier ny la piste de son maître si sa respiration ne l'attire, & ainsi du reste de sorte que ces particules ne donnent aucune impression sensible, si la violence qu'elles souffrent ne les excite,& ne leur dõne de l'activité.

Mais dit-on encor, supposé que cela soit,comment connoîtra-t'on le lieu ou l'on a caché une chose dérobée & le voleur ou le criminel, il semble d'abord que la difficulté ne reste plus pour la chose dérobée ; parce qu'étant un corps de même que les autres especes dont nous avons parlé, il s'en peut exhaler des particules qui peuvent de même donner de l'impression, ou du mouvement à la baguette, qu'on peut arrêter,& en connoître la cause en lui faisant aussi toucher

des choſes de la méme eſpece,ſi l'õ en peut avoir;enfin que ſi aprés en avoir touché elle continuë ſon mouvement,on y peut dire de même qu'aux ſources que cette continuation procede d'une autre cauſe qui ſe rencontre par hazard dãs l'endroit ou l'on fait la recherche. Mais cela ne ſuffit pas pour découvrir ſi la choſe a été derobée ou non , parce qu'il peut être que la baguette tourne moins pour le larcin que pour la choſe derobée.

Neanmoins comme nous ſommes convaincus que la baguette tourne également ſur le criminel & ſur la choſe dérobée,aprés avoir verifié, pour plus de ſeureté, qu'il n'y a point de cauſe étrangere de ſon mouvement , je ne doûte plus que le crime n'affecte la choſe & le criminel d'une qualité particuliere qu'ils n'avoient pas auparavant , & que l'agitation que les remords de conſciẽce excitent aux particules du criminel dépuis le crime commis , ne ſoit redoublée par leur union à celles de la choſe

dérobée, & que de cette union de même que de celle qui ſe fait ſur les limites (comme nous l'établirons cy aprés) il ne s'en faſſe un composé qui perpetuë d'un mouvement uniforme celui de la baguette dans tous les endroits où auront paſſé le larron ou la choſe dérobée & principalement dans ceux ou l'un, ou l'autre ſe seront repoſés de ſorte que rien ne peut arrêter ſon mouvement ſur l'un ou ſur l'autre; parce que quand on lui feroit toucher des choſes ſemblables, elles ne ſeroient pas affectées d'une pareille union, ou d'une pareille qualité de larcin.

Ce qui me confirme dans le ſentiment de cette union, c'eſt que plus les particules ſubtiles de la choſe qui a donné lieu au crime ſont abondantes & plus violente en eſt l'impreſſion qu'elles donnét, par exemple l'union des particules du meurtrier avec celles du meurtri, donneront une plus grande impreſſion que celles du larron avec celles de la choſe dérobée parce

qu'au premier cas il se fait une plus grande & plus violente exhalation des particules du meurtri, & comme elles sont plus fortes, je ne doute point qu'elles ne suivent par tout celle du meurtrier, & que le mouvement qu'elles excitent ne soit encor plus certain pour la connoissance de ce crime ; que celuy qui est excité par celles du simple larcin.

Cette verité se prouve encor par le mouvement que la baguette donne aux endroits où le criminel, où la chose affectée du crime se sont reposés, dautant que comme il s'y est fait une plus grande exhalation de ces particules la baguette y donne par consequent plus de mouvement, ce qui fait que l'on connoît facilement le lieu de ce repos, & par cette raison l'on connoît encor facilement le lieu où le crime a été commis, parce que comme il s'y est fait une plus grande exhalation, le mouvement est aussi plus rapide.

En un mot si, selon qu'on le pré-

tend, la baguette tourne ſur tous les criminels de quelque nature que ce ſoit le crime, ce mouvement ne procede que d'une pareille union, ou de ce que depuis le crime commis, les particules ſubtiles des criminels étant plus agitées qu'à l'ordinaire, elles ont pris un mouvement different de celles des Innocens, ce qui fait qu'étant plus violent il eſt ſuffiſans pour émouvoir la baguette de celui qui les cherche.

Mais comme les Juriſconſultes veulent que pour la conviction d'un criminel l'on ait des preuves plus claires que le jour, je ne voudrois pas d'abord me fier ſur celle-ci, non ſeulement parce que je puis manquer de faire toucher à la baguette de quelque eſpece qui arrêtant ſon mouvement déchargeroit le criminel du crime que l'on lui impoſe, mais encor parce qu'un homme qui ſera émeu par une crainte mal fondée; ou par une imagination qu'il ſe ſera mis dans la tête pourroit cauſer le même mouvement, de même qu'un

homme ferme, ſans remords & ſans crainte quoy que criminel ne donnant aucune agitation à ſes eſprits, n'en pourroit auſſi donner aucune à la baguette, ce qui pourtant peut difficilement arriver parce que ladite union eſt toûjours au dernier, & manque toûjours au premier. Neanmoins comme en fait de crime, il faut toûjours pancher du parti le plus doux, je me determine à dire que ſon mouvement ſur un criminel ne peut jamais ſervir de preuve pour ſa conviction, mais tant ſeulement de quelque indice & de quelque preſomption.

La derniere difficulté qui reſte à examiner concerne le mouvement de la baguette ſur les limites, je conviens qu'il y a des choſes qui ſemblent ſurpaſſer les cauſes phyſiques. L'on a peine de concevoir qu'une pierre qui de ſoy ne donnoit aucun mouvement, en puiſſe produire au moment qu'elle eſt employée pour limite; & qu'un eſpace qui de ſa nature n'en produiſoit aucun, d'abord qu'elle eſt em-

ployée pour faire la ſeparation de quelque fonds, commence de renfermer en ſoy des particules animées qui cauſent ce mouvement. Cependant l'experience nous le fait voir chaque jour, & nous apprend à même tems, qu'outre la volonté de Dieu qui par ſa providence a diſpoſé les choſes de la ſorte pour entretenir la paix entre les hommes, cet effet eſt produit de la même maniere que les precedens ſur les eaux & ſur les mineraux. En un mot, c'eſt par le moyen des communes eſpeces au corps ſubtils qui ſe ſont exhalés des parties aboutiſſantes lorſqu'elles ont planté les limites.

Perſonne ne diſconvient que dans ce moment les deux parties intereſſées n'y ſoient ou quelqu'un pour elles, que ces parties ayant convenu de l'eſpace qui doit faire la ſeparation & du lieu où les limites doivent être plantées n'allent, & ne viennent le long de cette ſeparation pour planter le cordeau & les piquets, & ne repandent dans

ce plantement ou dans ces allées & venues quantité de ces particules ou corps ſubtils, qui cauſent le mouvement, qu'ils n'en répandent encor beaucoup en touchant les pierres qui ſervent de limite, & qu'à meſure qu'on enterre ces pierres il ne s'en enterre quantité avec elles ; Ce ſont ces particules de differente eſpece qui font une union qui en reproduit continuellement de pareilles à leur composé. Ce ſont ces particules ou ces corps ſubtils enterrés qui par la permiſſion Divine en compoſent une eſpece de maſſe ou d'anneau qui tient comme enchaînés ou comme attachés à eux d'une chaine inviſible, ceux qui reſtent en l'air tout le long du chemin qu'on leur a tracé, pendant l'eſpace de la ſeparation. Ce ſont ces derniers qui ſe mouvans & ſe reproduiſans perpetuellement dans cet eſpace d'une limite à l'autre, comme au lieu de leur attachement donnent & impriment à la baguette un mouvement ſemblable à celui

qu'elle a ſur les ſources & ſur les mines.

Il me ſemble que je voi une foule d'oppoſans qui ſe recrient pour me demander d'où vient que ces particules ne s'exhalent pas par la ſucceſſion des tems; mais je leur réponds que cela ne leur doit pas paroître plus étrange que de voir le gui de chêne, ou de pommier, (que l'on prétend naître de l'excrement d'un oiſeau) ſe produire, s'engendrer & reſter perpetuellement ſur quelque matiere que tombe cet excrement; malgré le Soleil, les vents & les pluyes.

Par deſſus cela il n'eſt pas plus ſurprenant de voir demeurer perpetuellement ces particules ſur les limites, & ſe reproduire ſucceſſivement que de voir, (ſelon que les Naturaliſtes en conviennent,) qu'une des goutes du lait qui ſort du coral, (lorſqu'on le rompt dans la Mer,) y produiſe un autre arbriſſeau de coral ſur quelque eſpece qu'elle tombe, & que cette goute, ſans varier reſte ſur l'endroit qu'el-

le tombe y produise un nouveau rameau de coral l'éleve & le fasse venir de la grandeur ou plus de celuy qui l'a produit, malgré l'agitation des ondes & le mouvement de l'eau qui devroit aussi facilement emporter cette goute de lait de dessus la pierre ou de l'endroit où elle tombe, détourner sa generation, & empêcher qu'elles ne se reproduisent, que les vents, ou la succession des tems peuvent emporter les particules des parties aboutissantes, qui sont semées sur la limite ou sur l'espace de la separation.

Enfin l'on ne doit pas plus s'étonner, de voir ces particules attachées sur les limites, ou sur l'espace de la separation que de ce que nous nous ressouvenons depuis soixante, & depuis quatre-vingt ans ou plus, des choses que nous avons veuës, senties, goutées, touchées, &c. Il y a peu de Philosophes qui ne conviennent que cette reminiscence ne se fait qu'au moyen des particules, ou des es-

peces intentionnelles de l'objet, qui restant attachées à nos sens quoy que l'objet n'y soit plus, en rapelant l'idée à nôtre memoire toutes les fois qu'elles se representent à nôtre imagination. Pourquoy ne voudra t'on pas de même que les particules qui sont enterrées avec les limites, y restent perpetuellement, qu'elles le reproduisent, & qu'étant de même nature que celles qui sont en l'air, dans l'espace de la separation, elles les y retiennent attachées comme un arbre qui est sur sa racine, ou par l'inclination qu'elles ont de se réünir avec leur semblables, & les y fassent rester en sorte qu'elles se presentent à l'homme, de même que les especes intentionnelles à la memoire, la raison est égale de part & d'autre.

Il est donc certain que ces particules ou celles qui en sont reproduites restent autour des limites ou voltigeans & concourans continuellement d'une limite à l'autre, ou tout le long de la sepa-

ration où elles ſont ſemées , elles tendent continuellement en bas vers celles qui ſont attachées aux limites,ce qui cauſe un pareil mouvement à la baguette lorſqu'on les traverſe , que celuy qu'elle reçoit en traverſant une ſource ou une mine , & un contraire lors qu'en ſuivant la longueur, l'on s'oppoſe à leur paſſage, de même que l'on en voit un contraire lors qu'en remontant une ſource ou un filon de mine, l'on s'oppoſe au paſſage des particules qui ſuivent leur pente.

L'on m'oppoſera ſans doute encor que ſi ce mouvement eſt ſemblable à celui qui ſe fait ſur les ſources,& ſur les mines, d'où procede que la baguette tourne ſur la pierre de limite apparente,& qu'elle n'a pas le même effet ſur les eaux, ou ſur la matiere de la mine.

Cette difficulté ſe peut reſoudre parce que nous avons dit cy-deſſus, mais pour le faire plus diſtinctement je dois obſerver trois choſes. la premiere que les particules émanées des parties aboutiſſantes qui

ſont renfermées avec les limites ſont tellement unies au dedans d'elles, qu'on peut veritablement dire qu'elles leur ſont concentrées: la ſecōde que la ſuperficie de la limite apparente comme celle de la terre de ſeparation, n'ont point de part à cette réünion, de méme que la ſuperficie de l'homme n'a point de part aux eſpeces intentionnelles qu'il renferme en lui. La troiſiéme que les traces que les parties ont faites le long de la ſeparation, en allant, & en venant y en ont de même concentré quelques-unes qui ſont comme la tige, la racine, ou le centre de celles qui voltigent en l'air au deſſus de cet endroit.

Cela poſé l'on découvre facilement pourquoy la limite ou la terre de ſeparation apparente ne peuvent arrêter le mouvement de la baguette, dautant que n'étant qu'une ſuperficie qui n'eſt pas, comme ce qu'elles renferment, de même nature que les particules qui ſont en l'air, & qui ont cauſé

le mouvement, elles ne peuvent, ny l'arrêter, ny le faire cesser, parce qu'elles n'arrêtent pas leur agitation en les réünissant, & en les mettant dans le repos qu'elles cherchent, de même que la source, ou la mine apparente le font aux corps subtils de pareille nature qu'elles. Et si en rompant un morceau de la pierre de limite, ou une motte de la terre de separation, ils arrêtent le mouvement, c'est qu'en rompant ces morceaux l'on découvre quelques-unes de ces particules qui étoient concentrées, ou cachées sous la superficie, lesquelles par l'attouchement de la baguette réünissans les autres à elles, & les mettant dans le repos qu'elles cherchoient, font cesser leur agitation, & arrêtent par consequent le mouvement qu'elles causoient.

Cette raison sert encor à nous faire connoître d'où vient que lors qu'on a transplanté la limite, la baguette ne tourne point sur la fausse longueur, parce que les especes, ou les particules subtiles qui

étoient concentrées en la veritable ſeparation ne l'ont point quittée pour ſuivre la limite quand on la changé de lieu, & ſi elle tourne toûjours ſur la veritable ſeparation, de méme que ſur la limite ou elles étoient coucentrées, plûtôt que ſur la fauſſe ſeparation. C'eſt parce que n'y ayant point en cet endroit de ces particules concentrées, celles qui ſont en l'air ny ſont pas attirées comme ſur la veritable ſeparation, où il en reſte toûjours de concentrées; auſquelles elles tâchent de ſe reünir.

Je ne doute point que le ſentiment que je leur fait touchant le plantement des limites, ne faſſe dire à quelqu'un que je ſuis ſorti de celles de la raiſon. Mais avant que de me faire mon procés je l'avertis qu'il ſera bien heureux s'il peut me contredire ſans ſortir de celles de la ſienne, & juſqu'à ce qu'outre les cauſes que j'attribuë à la puiſſance, & à la volonté Divine, qui ſont ſans bornes, il m'en donne de plus naturelles & de plus

apparentes que les miennes, je lui declare qu'avant que d'avoir recours aux esprits de l'air, je me tiendray toûjours à ma premiere opinion, comme étant fondée sur une cause physique & reelle qui produit toûjours le même effet, ce qu'on ne peut trouver aux intelligences spirituelles. Et par ce moyen, au lieu d'accuser d'imperfection l'ouvrage du Createur, je loüerai & j'admirerai sans fin le grand ouvrier qui par une operation dont il est seul capable, a fait éclater jusqu'aux moindres choses les marques de sa bonté pour les hommes.

FIN.



TABLE
DES CHAPITRES.

Fin de la Table.

APPROBATIONS.

JE Soubſigné Docteur en Theologie de la maiſon & Societé de Sorbonne ay lû un Ttraitté Intitulé *la Verge de Jacob*, ou *l'Art de trouver les treſors* &c. lequel traité eſt ſans preface,& qui ne contient rien de contraire à la Foy ni aux bonnes mœurs. A Lyon ce neuviéme Février 1693.

COHADE.

ON n'a jamais pû refuſer des Aprobations à ceux qui ont expliqué des nouveaux ſiſtemes ; ſur tout quand les bonnes mœurs n'y étoient point ternies ni la foy Catholique alterée;c'eſt ce qui nous a obligé de reapprouver le Livre *de la Verge de Jacob* auquel nous avions déja donné nôtre Approbation il y a prés de quatre ans , en qualité de Docteur de la faculté de Theologie. A Lyon ce 15. Janvier 1693.

MATHILLON.

CONSENTEMENT.

VEu les Approbations du Sieur de Cohade & Mathillon,Docteurs en Theologie concernant le manuſcrit Intitulé *la Verge de Jacob* ; Où *l'Art de trouver les Sources Metaux* &c.

Je Conſens pour le Roy qu'il ſoit permis au Sieur BARITEL qui a repreſenté le manuſcrit,qui pourra contenir environ cinq feüilles, de l'Imprimer. A Lyon le 14. Fevrier 1693. VAGINAY.

PERMISSION.

PErmis d'Imprimer. A Lyon ce 14. Février 1693. DE SEVE.

ERRATA.

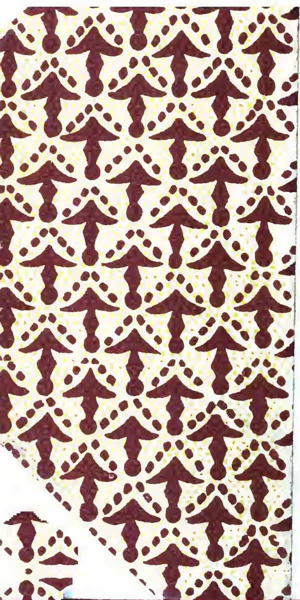
Les Planches B & C. sont fausses & la planche D. n'est pas bien sur la palme de la main.

Page	ligne	faute	lisés.
p. 4.	l. 9.	la grace	sa grace.
p. 7.	l. 10.	accusé	avise
p. 10.	l. 24.	en touchant	ou touchant
p. 14	l. 6.	ont même	ont de même
p. 15.	l. 10	Il y en	Il y en a
p. 19.	l. 3.	le bruit	le bout
p 20.	l. 21.	fermées.	fermés
p. 22.	l. 1.	de choses	des choses
p. 24.	l. 8.	à soy-même	D.
même	l. 9.	pour a	pour la
p. 26.	l. 17.	en haut en bas,	en haut ou en bas
p. 29.	l. 7.	dans les	dans ses
même	l. 11.	cachée	caché
p. 33.	l. 13.	eut	ait
p. 36	l. 10.	souveraine	souterraine
p. 39.	l 15.	doivent	doive
p. 48	l. 10.	faut	fait
p. 52.	l. 17.	contre la terre	contre terre
p. 53.	l. 15.	au fond	ou font
p. 56.	l. 8.	laissera	baissera
p. 57	l 17.	feu	fou
p 60.	l. 11.	celuy de luy	celuy de la

Page	Ligne	Faute	Lisés
p.61.	l.8.	irregulier	regulier
p.72.	l 7.	procurer	preuver
même	l.23.	les pas	ses pas
p.78.	l.15.	n'auroit	nuiroit
p.84.	l.18.	espace qui	espace ou une
même			pierre qui
p.103.	l.23.	donnent	donne
p.106.	l.26.	même lors	même que lors
p 109.	l.11.	& hors	ou hors
p.114.	l.17.	des cy	dit cy
p.115.	l.14.	& quelle	est quelle
p.126.	l.3.	que ce soit	que soit
p.132.	l.4.	rapelant	rapelent
p.135.	l.7.	le sont	le font
p.136.	l.17.	que je leur fait	que j'éleve icy








BIBLIOTECA

